

C a r n e t s 104

Octobre-décembre 2016

Directeur de publication : *Charles Nawawi*

Secrétaire de rédaction : *Nicole Martin*

Rédaction : *Colette Bigio*

Françoise Hubé

Françoise Vitou

Composition : *Guilhem Bleirad*

Page de couverture : *Catherine Schapira*

SOMMAIRE

Carnets, n° 104, octobre-décembre 2016

Enseignement d'accueil

- Les fenêtres du fantasme, *Marie-Jeanne Sala* 9
- Le dialogue psychotique, *Solal Rabinovitch* 23

Librairie

- Introduction à la présentation du livre de Jean-Louis Sous, *Dominique Vérin* 33
- Présentation du livre de Jean-Louis Sous, *Jeanne Drevet* 35

Tribune libre

- À propos de l'écriture du nœud borroméen (II), *Christian Centner* 45

REUNION DE L'A-TROISIEME DU 19 MARS 2016

- Interventions – Propositions du 19 mars 2016, *Solal Rabinovitch* 65
- ÉCRIRE DU COLLECTIF, *Jean Fortunato* 67
- 2014-2016, *L'a-troisième*, un trajet, *Fanny Émilie Jeandel* 71
- *Gilbert Hubé* 79
- *Christian Centner* 83

Les maladies de l'idéal

- Ah vous dirai-je maman..., *Dominique Noël*
- Ce qui cause mon tourment, *Michèle Daufresne* 101

Erratum 115

Note aux auteurs 117

Bulletin interne au moment de la création de l'EpSF, les *Carnets* semblent avoir dépassé cette fonction depuis longtemps. Leur pérennité depuis 22 ans, malgré des crises — même format, textes issus des travaux de l'école (réunions cliniques, séminaires, librairie, etc.), textes d'invités hors école — signifie qu'une tenue perdure, un tissage composite dans lequel un fil, celui de l'école, apparaît.

L'existence plus actuelle de notre site en fait un autre support potentiel de l'écrit, complémentaire, interrogeant nos modes de lecture et d'écriture. Lire est un terme générique qui renvoie à des pratiques différentes. Se plonger dans la lecture d'un roman, travailler un texte de Freud ou un séminaire de Lacan, lire une poésie, surfer sur l'internet pour filer de lien en lien et récolter des informations nécessaires à sa propre écriture, ne procèdent pas de la même démarche. Certains d'entre nous impriment des textes en ligne... La plume est toujours l'instrument de l'écriture pour quelques-uns, pour d'autres papier et crayon restent des outils pour annoter, écrire dans la marge, souligner.

« L'objet de notre travail est celui qui permet d'élaborer, qu'il faut élaborer pour essayer de s'entretenir de notre pratique et d'en transmettre quelque chose¹ », écrivait Jean-Guy Godin dans son texte « Cliniquer » en Novembre 2011. Le désir d'écrire de l'analyste engage son intimité et celle de son patient pas sans lien avec une certaine conduite de la cure.

Lors de la récente rencontre à l'école autour des publications, début octobre 2016, l'idée a surgi qu'une ou deux fois par an ait lieu une demi-journée publique organisée par l'équipe des *Carnets* en présence de deux ou trois auteurs publiés qui pourraient s'interroger et se répondre, façon de rendre vivante et dynamique cette revue ; nous réfléchissons à ce que la première réunion ait lieu autour de l'écriture de la clinique : comment s'y prend on pour écrire depuis la pratique analytique ?

¹ J.-G. Godin, « Cliniquer », *Carnets* 82/83 de l'EpSF, novembre-décembre 2011, p. 11.

Enseignement d'accueil

Marie-Jeanne Sala

Les fenêtres du fantasme¹

À côté des châteaux construits en Espagne et des petites histoires que l'on se raconte le soir pour s'endormir, *dixit* Freud à propos des fantasmes conscients, existe *le* fantasme inconscient (refoulé) et donc beaucoup plus difficilement accessible dans la cure, si ce n'est peut-être dans ce moment proche de sa terminaison où un analysant peut entrevoir, de manière évanescence, son fantasme dit fondamental parce qu'organisateur de sa vie psychique et dont découlaient les autres fantasmes conscients. Mais avant ça, le sujet était aveuglé par son fantasme, comme *Eyes wide shut*, à la manière de Kubrick, les yeux grands fermés sur son fantasme.

Parce qu'évoquer le fantasme inconscient n'est pas sans convoquer aussitôt un autre fantasme, celui de voir apparaître, projeté, le fantasme lui-même, cela rajoute encore à la difficulté. Voir le fantasme suppose l'ouverture de quelques fenêtres. Voir le fantasme, ou plutôt l'halluciner dirait Freud, ainsi de ces scènes infantiles, qu'elles soient souvenirs ou fantasmes, « quand on réussit à les rendre conscientes, [elles] sont vues de manière hallucinatoires et ne perdent ce caractère qu'après avoir été racontées² ».

La fenêtre d'un rêve peut être l'une des fenêtres depuis laquelle voir le fantasme. Ainsi de celle qui s'ouvre dans le rêve de répétition que fait l'homme aux loups et qui nous éclaire dès lors sur les rapports du fantasme au réel, ici le réel de la castration. En d'autres occasions, le fantasme peut être vu, et rien de moins qu'à ciel ouvert cette fois, lorsque le passage à l'acte du pervers, d'agir le fantasme inconscient du névrosé, nous livre ce que peut être, par exemple, le fantasme refoulé de l'hystérique qui cause son symptôme.

Freud ne nous a-t-il pas appris aussi à lire une continuité entre le jeu de l'enfant, sa vie fantasmatique ultérieure et la poésie ou encore la littérature ? Lorsque le fantasme tisse le roman, familial ou pas, c'est la

¹ Texte prononcé dans le cadre des enseignements d'accueil proposés par l'EpSF à Paris le 20 janvier 2016.

² S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1999, p. 464.

fiction littéraire qui peut cette fois servir de cadre au fantasme. Ce que nous donne à lire Marguerite Duras avec *Le ravissement de Lol V. Stein* ne correspond pas tant à la mise en écriture de son fantasme par l'écrivain dont nous parle Freud, à une écriture du fantasme, qu'à une écriture *sur* le fantasme, Duras s'avérant savoir sans Lacan ce qu'il enseigne. Dans la fameuse scène du bal, Lol assiste à l'amour naissant entre son fiancé et une femme, dernière apparue de la soirée. Si elle n'en éprouve aucune douleur, Lol se perd littéralement, réellement de vue dans cette scène d'éclosion d'amour qu'elle voit, et c'est au moment précis où le couple disparaît de son champ de vision qu'elle tombe par terre, évanouie. Dix ans plus tard, Lol prendra l'habitude de s'installer en face de l'hôtel, dans un champ de seigle, depuis lequel elle guettera, jusqu'à leur départ, par la fenêtre éclairée, deux autres amants qu'elle a suivis dans la rue et qui viennent se retrouver dans cet hôtel ; pas n'importe quels amants puisque la femme suivie dans la rue est l'amie d'enfance de Lol qui se tenait à ses côtés durant le bal. Lorsque l'homme du couple suivi s'éprend de Lol, elle lui demandera de ne pas rompre sa relation avec son amie ; ainsi Lol peut-elle continuer à les voir et reprendre là ce qui s'est arrêté le soir du bal, les portes de la salle de bal qui aurait pu les contenir « tous les trois et eux seuls³ » s'étant refermées sur le couple. Autant dire que le texte du roman tourne entièrement autour de la question du regard. Nous y reviendrons.

Ce n'est pas avec le regard — que d'ailleurs Freud écarte du dispositif de la cure analytique qu'il invente —, ce n'est pas avec le vu mais avec l'entendu que Freud aborde en premier lieu le fantasme, cette « fiction de protection⁴ » comme il l'appelle d'emblée. Dans ces années 1897-1898, lorsque Freud, bien après Breuer, s'intéresse au fantasme, il écrit à Fließ que le fantasme hystérique est produit au moyen de choses que les enfants ont entendues très tôt, à partir de 6 ou 7 mois, et « comprises seulement après-coup⁵ ». Le fantasme combine le vécu et l'entendu et s'empare du thème des parents. « Ce qui est vu à l'époque préhistorique donnerait le rêve, ce qui est entendu les fantasmes...⁶ ». Mais la ligne de

³ M. Duras, *Le ravissement de Lol V. Stein*, Paris, Gallimard, collection Folio, 1964, p. 47.

⁴ S. Freud, *Lettres à Wilhem Fließ*, lettre à Fließ du 2 mai 1897, PUF, Paris, 2006, p. 303

⁵ *Ibidem*, lettre à Fließ du 6 avril 1897, p. 297.

⁶ *Ibidem*, lettre à Fließ du 10 mars 1898, p. 384.

partage des eaux entre le vu, qui convoque l'objet regard de la pulsion scopique, et l'entendu précoce, soit la trace des premiers signifiants, se trouble quelque peu dès lors que l'on rapproche avec Freud, parce qu'ils sont avant tout des satisfactions de désir, le rêve de cet autre type de rêve, le rêve diurne, autre appellation du fantasme conscient.

Parce que le souvenir-écran participe du fantasme et qu'il permet de s'en approcher assez près dans la cure, un arrêt sur le texte écrit en 1899 s'impose.

Freud y fabrique un concept, qu'il nomme en reliant deux mots. En premier, celui de souvenir ; il contient l'interrogation de Freud sur le statut de ces premiers souvenirs de l'enfance très souvent frappés d'amnésie, hormis justement dans ces souvenirs-écrans dont le contenu est par ailleurs des plus quelconques. Quant au second terme du concept, celui d'écran, il est riche d'équivoque puisque l'écran est aussi bien ce qui protège que ce sur quoi on projette, ce qui empêche de voir et ce qui le permet, ce qui cache et ce qui montre. Un vocable qui serait un oxymore à lui tout seul et dont la récente traduction des œuvres complètes de Freud, perd la trace en choisissant de traduire littéralement *Über Deckerinnerungen* par « Des souvenirs- couvertures. »

Dans cet article, Freud prend comme point de départ les résultats d'une recherche psychologique de deux Français, les Henri⁷, portant sur les premiers souvenirs de l'enfance, situés entre deux et quatre ans. En lisant de près les dires rapportés par un enquêté, Freud percute que si la scène remémorée paraît anodine, c'est parce qu'en fait ses éléments significatifs ont été « escamotés » au profit d'événements, eux, indifférents et conservés par ailleurs avec « un luxe de détails ». Ce que recèle d'important le souvenir-écran n'est pas son contenu mais la relation qu'il entretient avec un autre contenu, lui, refoulé et, indication précieuse de Freud, cette relation repose sur un voisinage spatial et temporel.

Pour mettre à l'épreuve son nouveau concept, Freud, fraîchement sorti de sa dite auto-analyse, rapporte un souvenir de son très jeune âge où il a entre 2 et 3 ans. Le tableau de ce souvenir (*Erinnerungsbild* littéralement c'est le souvenir-image) est celui « d'une prairie carrée, un peu en pente, verte et herbue ; dans ce vert beaucoup de fleurs jaunes, de toute évidence du pissenlit commun », en haut une maison, et, devant, deux

⁷ V. et C. Henri, « Enquête sur les premiers souvenirs de l'enfance », *L'Année psychologique*, tome III, 1897. Références citées par Freud.

femmes, la paysanne et une nourrice, trois enfants, Freud est l'un d'eux, les deux autres sont son cousin et sa sœur, la cousine de Freud, tous trois sensiblement du même âge. Les enfants cueillent les fleurs jaunes pour en faire des bouquets, celui de la petite fille est le plus important, les deux garçons « lui tombent dessus » comme un seul homme pour lui arracher ses fleurs, la petite fille part en pleurant voir la paysanne qui, pour la consoler, lui coupe un morceau de pain ; les garçons voyant la scène réclament à leur tour du pain qu'ils obtiennent. Fin du souvenir-tableau. Freud, qui ne s'explique pas la fixation de cette scène apparemment anodine, est pour le moins intrigué par la saveur excessive du pain dans le souvenir et le jaune des fleurs qui lui apparaît « outré, comme dans une hallucination⁸ ». C'est en se rappelant à quelle occasion il s'est souvenu de cette scène, que Freud va pouvoir tirer le fil de ses associations. C'était au moment de ses 17 ans, lorsque Freud est revenu pour la première fois dans la petite ville natale quittée à l'âge de 3 ans où se déroule la scène des pissenlits. À travers l'analyse à laquelle il va alors se livrer, c'est son propre roman familial que Freud déploie : la faillite professionnelle du père a conduit la famille à quitter le vert paradis de l'enfance, empêchant par là Freud de reprendre la profession de son père et d'épouser la jeune fille de la famille qui le reçoit ce jour-là et dont il vient de tomber amoureux, à 17 ans. Voilà ma fantaisie écrit Freud, *meine Phantasie*, ou selon l'ancienne traduction, mon fantasme que nous noterons fantasme 1. Freud n'est pas sans avoir noté que la jeune-fille de ses 17 ans porte un vêtement jaune dont la couleur, contrairement à la belle, continuera à avoir de l'effet sur lui bien des années après.

Encore plus tard, alors que Freud est un jeune savant sans le sou, il se souvient du plan de mariage échafaudé à son sujet entre son père et celui de la petite cousine du pré, assorti à un choix d'études menant à une profession plus lucrative pour Freud.

« Rejeter les fleurs pour recevoir un pain en échange » correspond au souhait du père, que l'on peut appeler fantasme 2. Ainsi « les 2 fantasmes sont projetés l'un sur l'autre et il en sort un souvenir d'enfance » : ils ont été condensés en un poème, écrit Freud. « Passé, présent, avenir comme enfilés sur le cordeau du désir qui les traverse⁹ » écrit le poète Freud.

⁸ S. Freud, « Sur les souvenirs-écrans », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 2002, p. 121.

⁹ S. Freud, « Le créateur littéraire et la fantaisie », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 39.

Le souvenir-écran est « un fantasme reporté rétroactivement dans l'enfance¹⁰ », un souvenir sert d'écran à un fantasme qui s'y projette en quelques points. Le fantasme ultérieur et le souvenir d'enfance ont « matché », ils se sont reconnus et ont échangé leurs données parce que reliés entre eux par des relations symboliques, précise Freud.

La scène apparemment indifférente rapportée par Freud ne l'était pas puisqu'elle contenait les « deux plus puissants ressorts pulsionnels, la faim et l'amour¹¹ ». En produisant un tel fantasme, Freud accomplit les deux désirs réprimés que sont la défloration (ôter sa fleur à une jeune fille) et le bien-être matériel (pain - études procurant un gagne-pain).

Freud termine son article par une dernière remarque qui a toute son importance : le souvenir-écran implique la présence de l'enfant dans le tableau « mais on voit cet enfant comme si on était un observateur en dehors de la scène¹² ». Avec ce repérage du sujet à la fois présent dans la scène, en même temps qu'il en est l'observateur, Freud est déjà sur la piste d'*Un enfant est battu* où le sujet, s'il va cette fois complètement disparaître de la scène, y figurera tout de même en tant que spectateur. Autrement dit, en s'y faisant représenter par son objet, le regard.

Il existe un véritable enjeu pour Freud autour de ces souvenirs d'enfance dont il fait une condition si ce n'est de fin d'analyse, tout du moins de réalisation tangible d'une analyse : « [...] seul mérite d'être reconnu comme psychanalyse correcte l'effort analytique ayant réussi à lever l'amnésie qui dissimule à l'adulte la connaissance de la vie d'enfance dès son début (c'est-à-dire à peu près de la deuxième à la cinquième année)¹³ ». Voilà le préalable par lequel Freud introduit, vingt ans après les souvenirs-écrans, son article *Un enfant est battu*. Freud y relate un fantasme des plus communs, rencontré fréquemment dans les cures de névrosés et alors énoncé pas sans honte, dont la formulation parlée est « un enfant est battu ». Pour Freud, ces premiers fantasmes sont survenus très tôt, vers 5 ou 6 ans et, s'ils ont été un peu oubliés, la vue d'une scène de fustigation par un professeur à l'école les aura réveillés, provoquant cette

¹⁰ S. Freud, « Sur les souvenirs-écrans », *op. cit.*, p. 125.

¹¹ *Ibidem*, p. 126.

¹² *Ibidem*, p. 131.

¹³ S. Freud, « Un enfant est battu », *Œuvres Complètes Tome XV*, Paris, PUF, 1996, p. 124.

fois-là répugnance ou aversion, là où le fantasme était lié à une satisfaction masturbatoire.

Questionnant ses patients sur cet énoncé dont ils ne peuvent dire grand chose, Freud démarre avec cette hypothèse que ce fantasme, issu de la prime enfance et conservé à des fins de satisfactions auto-érotiques, correspond en fait à « un trait primaire de perversion¹⁴ », qu'aucun refoulement ni formation réactionnelle ni sublimation n'a pu détourner. Le fantasme de fustigation figure simplement la cicatrice, comme s'exprime Freud, d'un procès révolu, celui du complexe d'Œdipe. Le matériel recueilli chez ses patients (soit 4 femmes et 2 hommes, nous dit-il, mais on perçoit bien qu'au-delà, c'est à l'ensemble de sa pratique que Freud a recours, Anna comprise) lui permet d'éclairer la formation des perversions, plus particulièrement le masochisme, et c'est pourquoi Freud sous-titre son article « Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles » ; le grand texte de Freud sur le masochisme s'écrira cinq ans plus tard. Les formulations que Freud glane chez ses patientes, puisqu'il explique se limiter pour l'instant aux femmes, l'amènent donc sur la piste des perversions polymorphes infantiles, qui vont à leur tour conduire Freud à la découverte de la structure inconsciente du fantasme. Lacan en tirera pour enseignement que seule la perversion livre la logique du fantasme.

Rappelons que fantasme pervers ne signifierait en aucune façon structure perverse. Les patients de l'étude sont névrosés, obsessionnels ou hystériques, et Freud finit par extraire que l'enfant battu n'est pas le patient, pas plus que ce dernier n'est celui qui bat, c'est plutôt un adulte, le père qui se découvrira en être l'auteur. À ce premier stade, le fantasme peut donc être traduit par une phrase, « le père bat l'enfant ». Et c'est ainsi que Freud va avancer, en repérant l'énoncé du fantasme, muni d'une grammaire. Ce qui fera dire à Lacan que « le fantasme, c'est une phrase avec une structure grammaticale » ou encore un « rapport du sujet de l'énoncé au sujet de l'énonciation¹⁵ », ce qui lui permettra d'écrire le fantasme très tôt dans la construction de son graphe.

Lorsque cette première phase, *Le père bat l'enfant*, parvient à être ré-évoquée, on perçoit vite que l'enfant s'avère être un rival, bien souvent frère ou sœur arrivé après l'enfant ; le fantasme vient ici satisfaire à visage découvert la jalousie de l'enfant. Ce premier fantasme peut être complété par « Le père bat l'enfant... haï par moi » ou encore « mon père bat l'autre

¹⁴ *Ibidem*, p. 122.

¹⁵ J. Lacan, *La logique du fantasme*, séance du 14 juin 67, séminaire inédit.

enfant, il n'aime que moi », « Mon père bat un enfant de peur que je croie qu'on me le préfère¹⁶ » dira Lacan, mais la seconde partie de la phrase est refoulée, nous dit Freud. Ce fantasme, comme tout fantasme, est soutenu par un désir, ici un désir œdipien et dans les deux cas, féminin et masculin, nous précise Freud, il découle de la liaison incestueuse au père.

Le sentiment de culpabilité qui est appendu au fantasme de cette première phase va procéder à son renversement dans la phase suivante. *Le père bat l'enfant* est retourné en *Je suis battue par le père*. Cette phase a un caractère masochiste évident. Nous n'avons jamais accès au fantasme de cette étape, qualifiée par Freud comme « la plus importante de toutes et la plus lourde de conséquences ». L'intensité du refoulement empêchant ce fantasme de venir au jour, il ne pourra qu'être reconstruit dans l'analyse. Il en va d'une « nécessité¹⁷ » puisqu'il amène la troisième et dernière phase du fantasme dont l'énoncé était communiqué en première instance par les patientes de Freud : *Un enfant est battu*. Et l'une d'elles d'ajouter alors « je regarde vraisemblablement en spectatrice ». L'enfant auteur du fantasme a maintenant complètement disparu sauf comme *spectateur*. Quant au père, il a pu se déguiser sous les traits d'un professeur ou de n'importe quel autre substitut paternel, ou encore, dira Lacan, dans un au-delà du père réel, un Nom du père¹⁸. Quant à l'action de battre, elle peut se décliner en diverses punitions ou autres humiliations. Le fantasme conduit à la satisfaction onanistique et il est devenu clairement sadique.

Les fantasmes des trois phases se sont substitués les uns aux autres, au fur et à mesure du déroulement du complexe d'Œdipe, le premier se situant avant l'Œdipe, le second pendant et le troisième après. Autrement dit, ces fantasmes ont eu « un rôle tout à fait compréhensible à un moment de l'évolution du sujet¹⁹ ».

Lorsque Lacan — à compter du séminaire *La relation d'objet* et dans les deux séminaires suivants, *Les formations de l'inconscient* et *Le désir et son interprétation* — procède à la lecture d'*Ein Kind wird geschlagen*, « texte d'une sublimité totale, dont tout ce qui a été dit après n'est que de la petite monnaie » écrit-il de ce que Freud y « fait entrer la

¹⁶ J. Lacan, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 116.

¹⁷ S. Freud, « Un enfant est battu », *op. cit.*, p. 126.

¹⁸ J. Lacan, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 236.

¹⁹ J. Lacan, *La relation d'objet*, *op. cit.*, p. 115.

perversion dans sa véritable dialectique analytique²⁰ », lorsque Lacan se penche sur ce fantasme de fouet, comme il s'exprime, pour souligner le rôle essentiel de ce signifiant-pivot qu'est le phallus, il commence par questionner « à quel niveau de la structure subjective se passe le phénomène²¹ ». Sa réponse visera à mettre en lumière le caractère d'élimination subjective auquel procède le fantasme.

Dans le premier fantasme retrouvé dans l'analyse, *Le père bat l'enfant*, la relation est ternaire de comporter l'agent du châtement, celui qui le subit et qui n'est pas le sujet, et le sujet qui intervient ici comme tiers et qui bénéficie de la chose. La désobjectivation concerne alors non pas le sujet mais l'enfant rival. Non content de déchoir le concurrent de la préférence parentale, le sévices consiste à dénier l'enfant battu, « l'abolir en tant que sujet²² » sur le plan symbolique, « il est un rien du tout²³ » : c'est la solution fantasmatisée trouvée par le sujet pour se débarrasser de l'adversaire. La deuxième phase opère une bascule qui campe maintenant le sujet à l'ancienne place du rival. Phase fugitive et reconstruite, *Je suis battue par le père*, où il ne s'agit plus, comme dans la phase précédente, d'une situation triangulaire mais duelle cette fois, dans laquelle le sujet se trouve dans une position réciproque mais en même temps exclusive avec l'autre, explique Lacan : « c'est ou lui, ou l'autre, qui est battu²⁴ » et ici c'est lui. Il s'agit là des prémisses des longs développements sur l'aliénation que Lacan va poursuivre de nombreuses années.

Dans la troisième phase, *Un enfant est battu*, la déchéance subjective, si elle continue de porter sur le rival maintenant multiplié en de nombreux exemplaires, concerne surtout la désobjectivation du sujet qui, s'il a retrouvé sa position tierce dans cette situation à nouveau triple, n'y est que comme spectateur, comme œil, c'est-à-dire « ce qui caractérise toujours à la limite, au point de la dernière réduction, toute espèce d'objet²⁵ ». Il faut au moins, non pas toujours un sujet mais un œil pour le voir, poursuit Lacan, un œil, un écran sur lequel le sujet est institué.

Lacan se demande ensuite, dans le séminaire suivant, *Le désir et son interprétation*, où est passé le sujet. Il répond : « Il est tellement,

²⁰ J. Lacan, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 230.

²¹ J. Lacan, *La relation d'objet*, op. cit., p. 115.

²² J. Lacan, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 238.

²³ *Ibidem*, p. 241.

²⁴ J. Lacan, *La relation d'objet*, op. cit., p. 117.

²⁵ J. Lacan, *La relation d'objet*, op. cit., p. 118.

vraiment, entre les deux²⁶ » qu'il est identique à l'instrument phallique avec quoi on frappe. Le fouet, la cravache, la schlague etc... est ce qui raye d'un point de vue symbolique, ce qui porte la barre sur le sujet et c'est sous ce signifiant, le phallus, auquel il s'identifie, que le sujet vient à s'abolir. Pour autant que le sujet disparaisse dans le fantasme, il est « exigible qu' [il] y soit représenté dans le moment de sa disparition²⁷ ».

Précisons qu'à l'époque de ces séminaires IV, V, VI, Lacan, s'il a déjà écrit la formule du fantasme sur le graphe, $\$ \diamond a$, les lettres y figurant ne renvoient pas aux significations ultérieures. $\$$ n'y est pas encore le sujet de la division mais le sujet aboli, annulé, barré par l'action du signifiant²⁸ et a correspond ici à la première lettre prélevée sur l'autre (par exemple l'autre inscrit sur l'axe imaginaire $a' - a$ du schéma L).

Lacan s'intéresse à cette période à l'innommable de l'au-delà du sujet, autrement dit son désir, lequel peut s'attraper par la queue du fantasme dit-il. « Le sujet n'est pas au point où il désire mais quelque part dans le fantasme²⁹. » Rappelons que pour Lacan, contrairement à Jones, l'*aphanisis*, la disparition n'est pas du tout celle du désir mais celle du sujet, et ceci parce qu'« à la pointe du désir³⁰ » il y a précisément *aphanisis* du sujet. La phrase *Un enfant est battu* combine un sujet qui a disparu (*aphanisis*) avec un objet qui, lui, apparaît (c'est la *phantasma* grecque d'où le fantasme puise son étymologie).

Entre ce qui va figurer désormais le sujet barré de la division et l'objet a , se trouve un signe, un losange, le poinçon, soit ce qui à tour de rôle conjoint et disjoint, aliène et sépare. Si pour fournir l'objet a , il faut ces pièces détachables, découpées suivant les pointillés du corps que sont le sein, le scybale, le regard, la voix, bien davantage, pour le fantasme il faut du « prêt-à-le-porter³¹ ». Et qui d'autre pour porter le fantasme si ce n'est le désir et la réalité ? Désir et réalité sont dans une bulle sans coupure. La surface topologique du plan projectif ou cross-cap va permettre de montrer comment une première coupure vient instaurer et détacher l'objet a et, grâce à une seconde coupure, comment $\$$ et a se relie et se séparent, se rejoignent et se disjoint par le biais d'un signifiant faisant coupure.

²⁶ J. Lacan, *Le désir et son interprétation*, Paris, Éditions de la Martinière, 2013, p. 155.

²⁷ *Ibidem*, p. 491.

²⁸ *Ibidem*, p. 130.

²⁹ *Ibidem*, p. 489.

³⁰ *Ibidem*, p. 501.

³¹ J. Lacan, *La logique du fantasme*, 16 novembre 1966, séminaire inédit.

La réalité, de faire le cadre du fantasme dit Lacan, est comme toute réalité humaine, rien d'autre que montage du symbolique et de l'imaginaire. Réalité qui doit bien sûr être distinguée du réel, ce réel qui n'est jamais qu'entr'aperçu lorsque le masque du fantasme vacille³². De valoriser l'image, le fantasme apparaît en premier lieu relever de l'imaginaire. Il appartient aussi bien au registre du symbolique, le signifiant y figurant dès sa construction de départ. Quant aux rapports du fantasme avec le réel, à considérer le fantasme comme ce qui dissimule l'accès au réel, il est dès lors aussi bien ce qui peut l'indiquer et même bien plus, « il n'y a pas d'autre entrée pour le sujet dans le réel que le fantasme³³ » dit Lacan.

Pour accéder au réel, ce réel tamponné par l'objet du fantasme qui en bouche l'accès, on passe par l'imaginaire et par le symbolique du fantasme. Le fantasme peut donc s'envisager comme nouage du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Mais de quelle façon ? Certainement, y en a-t-il plusieurs. Par exemple, lorsque réel, symbolique et imaginaire ne sont pas noués entre eux de façon borroméenne, on peut penser le fantasme comme le rond quatrième — celui de la réalité psychique définie par Freud de comporter le rêve et le fantasme — qui viendrait nouer borroméennement R, S et I en opérant une doublure du réel, pourquoi pas du réel du trauma, par le jeu de passer dessous le rond du dessous et dessus le rond du dessus. Ce rôle réparateur du fantasme, doublure du réel du trauma, n'était-ce pas déjà un peu l'idée de Freud découvrant comment le fantasme pouvait venir remanier le trauma, réécrire les éléments réels du trauma et, condensant les deux, en faire un poème ? Je vous renvoie, pour ceux qui y ont assisté, au séminaire « Qu'est ce qui fait trauma ? » où cette hypothèse a été travaillée.

Quant au nœud proprement dit du fantasme, qui, plutôt qu'un nœud, est une chaîne à deux, d'où son autre appellation de chaîne de Whitehead, il figure le nouage entre deux ronds, entre un rond sur lequel on opère une torsion qui le transforme ainsi en huit et un deuxième rond qui traverse ce 8 ; c'est un nouage entre le sujet et l'objet *a*. La particularité topologique du nœud du fantasme est que le 8 et le rond, le \mathcal{S} et *a* sont interchangeables, l'un pouvant devenir l'autre par déformation et réciproquement. Autrement dit, le nœud du fantasme nous fournit une

³² *Ibidem*, 21 juin 1967.

³³ J. Lacan, « La logique du fantasme, compte rendu du séminaire 1966-1967 », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 326.

monstration de l'équivalence entre $\$$ et a , de ce que le sujet peut se balader d'un côté ou de l'autre du poinçon, côté objet ou côté sujet, disparaître ici pour apparaître là.

Ce même nœud du fantasme peut aussi être obtenu d'une autre façon, en procédant à la réparation de l'erreur du nœud de trèfle, ce nœud qui figure le cœur du nœud borroméen. Lorsque la mise en continuité des trois consistances R, S et I en un seul brin dans le nœud de trèfle ne s'effectue plus de manière borroméenne, laissant dans ce cas le nœud de trèfle reprendre sa forme de rond, le nouage par un deuxième rond vient réparer l'erreur du nœud de trèfle. Si cette réparation s'effectue à l'endroit qui n'est pas celle où le nœud rate, cela donne la chaîne de *Whitehead* avec la même propriété de permutation du sujet et de a . Autrement dit, en réparant le nœud de trèfle qui ne tient plus, on obtient le nœud du fantasme. Quelles conséquences en tirer avec la clinique, cette clinique d'où vient le nœud ?

Je souhaite conclure avec la question clinique du repérage du fantasme selon la structure psychique rencontrée. D'être le support du désir, le fantasme va forcément s'en trouver modulé selon la structure du désir propre à chaque névrose ; ainsi du désir prévenu dans la phobie, du désir insatisfait pour l'hystérique et du désir impossible pour l'obsessionnel. Je vous renvoie au séminaire VI où Lacan s'essaye à l'articulation du fantasme tour à tour chez Hans, la belle bouchère et Hamlet.

Et dans la psychose ? N'a-t-on pas l'impression que le bâti du fantasme, plutôt qu'une fenêtre, y figurerait une immense baie vitrée, qui plus est, brisée parfois par endroits et où se serait dès lors immiscé plus ou moins de réel ? Un fantasme sans vitre où le réel n'est pas entr'aperçu puisqu'il est déjà là.

Est-ce que Lol réaliserait son fantasme en regardant les amants à travers la fenêtre éclairée de l'hôtel qui deviendrait l'écran de son fantasme ou bien en laisserait-t-elle plutôt le soin aux amants marionnettes, voués qu'ils sont à réaliser son fantasme ? C'est que Lol ne devient pas pour autant voyeur de la scène, « ce n'est pas Lol qui regarde, ne serait-ce de ce qu'elle ne voit rien³⁴ » dit Lacan. Lol est plutôt non-regard, absence de regard, et « ce qui se passe la réalise ». Le regard chez elle écrit Duras

³⁴ J. Lacan, « Hommage à Marguerite Duras », *Autres Écrits*, op. cit., p. 195.

« logeait dans toute la surface des yeux, il était difficile à capter³⁵ ». Comment Lol pourrait-elle se faire représenter dans son fantasme par son objet regard dès lors que celui-ci lui colle encore à la pupille ? Le regard de Lol peut faire penser au dessin de la femme schizophrène, évoquée par Lacan dans *L'angoisse*³⁶, qui figure un arbre avec non pas des loups mais des regards et où elle a écrit la phrase de son secret *Io sono sempre vista*, je suis toujours vue, le *vista*, le « vue » tenant l'ambiguïté je suis toujours vue/je suis toujours une vue. Lol n'est-elle pas à la fois vue, regardée, centre de tous les regards la nuit du bal, et une vue, qui la réalise, la vue de son fiancé enlevant lentement la robe noire de la femme du bal ? « Ce geste sans elle pour le voir, écrit Duras, il meurt de soif, il s'effrite, il tombe, Lol est en cendres³⁷. » Lol va n'avoir de cesse de retrouver cette scène chez les amants qu'elle guette. Cette scène, Lacan la compare à un nœud, « un nœud qui se refait là³⁸ » écrit-il.

Pour Lacan, le fantasme de Lol est à saisir au moment où elle est dérobée de son fiancé, « c'est-à-dire qu'il est à suivre dans le thème de la robe, lequel ici supporte le fantasme où Lol s'attache le temps d'après » dit-il. Cette robe noire, enlevée à la femme par son fiancé, eut laissé apparaître « l'indicible de cette nudité³⁹ » apte alors à remplacer le propre corps de Lol. « À mesure que le corps de la femme apparaît à cet homme, le sien [celui de Lol] s'efface, s'efface, volupté, du monde⁴⁰ » écrit Duras. Pour Lol, le fantasme n'est pas un masque mais une robe à laquelle elle est identifiée. Une robe qui, au fur et à mesure qu'elle se détache du corps de la femme, laisse apparaître un corps qui pourrait fournir à Lol l'image de son corps qui lui fait défaut. La robe noire de Lol est un peu comme la robe suspendue de Mademoiselle B., la patiente de la présentation de malade de Lacan, à qui on a pris son identité de ce qu'elle ait vu son gilet sur une autre, son réel gilet comme le lui exprime Lacan ; Mademoiselle B. qui aimerait « vivre comme un habit », « vivre suspendue, une robe suspendue » dit-elle. Elle n'a pas la moindre idée du corps qu'elle a à mettre dans cette robe, il n'y a personne pour habiter le vêtement conclut Lacan. Si Lol et Mademoiselle B. se rejoignent d'être un habit vide, Lol

³⁵ M. Duras, *Le ravissement de Lol V. Stein*, op. cit., p. 16.

³⁶ J. Lacan, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 90.

³⁷ M. Duras, *Le ravissement de Lol V. Stein*, op. cit., p. 49.

³⁸ J. Lacan, « Hommage à Marguerite Duras », *Autres écrits*, op. cit., p. 192.

³⁹ *Ibidem*, p. 193.

⁴⁰ M. Duras, *Le ravissement de Lol V. Stein*, op. cit., p. 50.

tente-t-elle de récupérer, *via* le fantasme, un autre corps ou une image de corps à pouvoir glisser dans l'habit.

Lorsqu'à la fin du roman, Lol se retrouve seule avec l'homme qui doit la déshabiller, laissant apparaître ce corps qu'elle n'a pas, juste après, elle a « une crise » : « la police est en bas » dit-elle, puis « On bat des gens dans l'escalier ». Lol, hors de cette scène qui n'est pas triple, a perdu son identité. Le fantasme ne tient plus, comme si le sujet et l'objet étaient partis chacun de son côté, il est devenu pure hallucination, non pas hallucination du fantasme qui s'entrouvrirait fugitivement sur le réel mais hallucination du réel, celui où font retour les signifiants forclos du symbolique.

Le dialogue psychotique¹

« Il n'est pas de parole sans réponse, même si elle ne rencontre que le silence, pourvu qu'elle ait un auditeur. » Cette remarque de Lacan, dans son rapport de Rome, est au cœur de la fonction du psychanalyste ; si celui-ci l'ignore, « il n'en subira que plus fortement l'appel, et si c'est le vide qui d'abord s'y fait entendre, c'est en lui-même qu'il l'éprouvera et c'est au-delà de la parole qu'il cherchera une réalité qui comble ce vide². » Réalité qui ne l'aidera guère à supporter sa pratique (une fiction l'aiderait mieux). Le psychanalyste sait pourtant que, dans sa rencontre avec un psychotique, seule la parole permet de réduire le trajet de l'un à l'autre — un trajet psychique, un espace psychique que l'angoisse peut rendre immense. Je prendrai la phrase de Lacan à l'envers : toute parole de l'analyste appelle réponse, même si elle ne rencontre que le silence du psychotique, parce que c'est lui l'auditeur et qu'il vient là pour entendre l'analyste dire ce qu'il pense. Pas de vide qui se fasse entendre, chez le psychotique qui vous écoute, mais au contraire un trop de présence ; or pour entendre ce trop, il faut une sorte de rien. De rien du moi. Dans ce rien de soi, on est tout seul, comme l'est cet « autre » qu'affirme le psychotique entre lui-même et l'Autre.

Qu'est-ce qui amène un psychotique chez un analyste ? Il ne vient pas chercher le sens d'une histoire pleine de trous, de dates et de lieux, la sienne ou celle de sa famille. Son histoire, il s'en fiche ; inutile de traquer une anamnèse. Son histoire est dehors. Dehors, mélangée à des fragments du monde. C'est peut-être ce que Freud appelait « perte de la réalité » : les trous (les lacunes) de l'histoire du sujet sont rapiécés par du délire (tentatives de guérison disait Freud, suppléances dit-on aujourd'hui). L'étoffe de ce qui n'est pas encore un récit, est ravaudée par des pièces faites de bribes du sujet, abolies au-dedans et revenues du dehors ; elles sont devenues des bribes du monde qui se collent là où une faille de la

¹ Texte prononcé dans le cadre des enseignements d'accueil de l'EpSF le 16 décembre 2015.

² J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 247-248.

relation du sujet au monde en a brisé la continuité, là où elle a déchiré une possibilité de subjectiver la réalité. L'histoire du sujet ne se conjugue qu'au présent de sa présence. S'il y a récit un jour, c'est dans ce temps-là.

Verwerfung, *Verdrängung*, *Verleugnung* sont trois modes de défense du *Ich* (ou négations constitutives du sujet) contre le réel, le désir, la castration : la *Verwerfung* au niveau des *WZ*, la *Verleugnung* entre *WZ* et *l'Unbewusste*, la *Verdrängung* au niveau de *l'Unbewusste*.

La *Verwerfung* n'a jamais été un concept pour Freud, mais lui a servi à élaborer successivement le concept de *Verdrängung*, puis celui de *Verleugnung*. *Verwerfung* et refoulement étaient encore confondus en 1894 : « Le moi rejette (*verwirft*) la représentation insupportable en même temps que son affect et se comporte comme si la représentation n'était jamais parvenue au moi³. » Ils seront distingués à partir de 1915 : « Un refoulement est autre chose qu'une *Verwerfung*⁴. » La deuxième définition que Freud donne alors en 1918 de la *Verwerfung* départage enfin *Verwerfung* et *Verdrängung* : « Il la rejeta (*verwirft*) [il s'agit de la castration], et s'en tint à la vieille théorie du commerce par l'anus. Quand je dis : il la rejeta, le sens immédiat de cette expression est qu'il n'en voulut rien savoir, ceci au sens du refoulement. Aucun jugement (*Urteil*) n'était par là porté sur la question de son existence, mais les choses se passaient comme si elle n'existait pas⁵. » Lacan traduit ainsi : « par là on ne peut dire que fut proprement porté un jugement sur son existence, mais il en fut aussi bien que si elle avait jamais existé⁶ ». Ce qui sépare définitivement refoulement et rejet.

La partition entre *Verwerfung* et *Verdrängung* une fois faite, Freud rencontre alors une nouvelle collusion entre la toujours présente *Verwerfung* et le déni en cours d'élaboration. Il commence par utiliser indifféremment *Verleugnung* et *Verwerfung* à propos des psychoses, puis il va les séparer (comme il avait séparé *Verdrängung* et *Verwerfung*), particulièrement au regard du mode de retour d'un contenu dénié ou forclos. Symptôme, fétiche ou hallucination sont le retour, respectivement, d'une représentation refoulée, déniée ou forclosée ; chaque mode de retour indique le mécanisme de défense en jeu. Certes, précise Freud, psychotique

³ S. Freud, « Psychonévroses de défense » in *Névrose, psychose, perversion*, PUF, p.12.

⁴ S. Freud, « L'homme aux Loups », in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, p. 385.

⁵ S. Freud, « L'homme aux loups », *Cinq psychanalyses*, op. cit., p. 389.

⁶ J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 387.

comme fétichiste se détournent tous deux de la réalité ; cependant, en contredisant sa perception, le fétichiste ne produit pas d'hallucination mais procède à un déplacement (*Entstellung*), et le contenu dénié reparaît dans un autre lieu (les deux derniers orteils ou l'ourlet de la jupe), quoique dans un même temps. Le refoulé reparaît dans un autre temps (l'après-coup), mais dans le même lieu (l'inconscient). Le forclos reparaît dans un autre lieu (le dehors) et dans un autre temps (le présent). Cliniques différentes donc, qui imposent des pratiques différentes : la cure a affaire chaque fois à ce qui revient (symptôme, fétiche ou hallucination), mais le support que doit offrir l'analyste n'est jamais le même. Cependant, la plupart des cas sont impurs ; et un même représentant pulsionnel peut être clivé, une part étant touchée par le refoulement, l'autre par le déni⁷. Pourquoi pas aussi par la *Verwerfung* ?

Ce qui est aboli au-dedans reparaît du dehors, écrivait Freud. Du rejet hors du psychisme d'une représentation et de son affect, rejet qui définit la *Verwerfung* freudienne, Lacan fera cette négation à séquence forclusive, conjuguée au futur antérieur : « comme si cette représentation n'était jamais arrivée ». Longtemps après sa traduction en 1956 par forclusion, il lui arrivera encore d'utiliser le terme de *Verwerfung*, dans les *Non-Dupes errent* (19-3-1974) et dans *Le Sinthome* (18-11-1975). Rejet comme forclusion pourraient donner l'idée d'un déficit, d'un « y a pas » inhérent à la psychose. Mais Lacan comme Freud récuse toute conception déficitaire de la psychose, s'intéressant plutôt au « il y a ». Les constructions délirantes qui rapiècent l'étoffe trouée du récit intriguent Freud qui les pense comme tentatives de guérison, et Lacan s'intéresse plus à l'hallucination et au fantôme de la pensée qu'à la forclusion elle-même.

Si nous ne sommes pas capables de nous apercevoir qu'il y a un certain degré, non pas archaïque à mettre quelque part au niveau de la naissance, mais structurel au niveau duquel les désirs sont à proprement parler fous, si pour nous le sujet n'inclut pas dans sa définition, dans son articulation première, la possibilité de la structure psychotique, alors nous ne serons jamais que des aliénistes⁸.

La question de l'Autre

Quand Lacan traduit en 1956 la *Verwerfung* freudienne par forclusion, c'est juste après avoir introduit l'Autre (qui n'est pas encore barré à cette époque) et le Nom-du-Père, dans le Séminaire III ; disons que

⁷ S. Freud, « L'inconscient », *Métapsychologie*.

⁸ J. Lacan, séminaire *L'Identification*, inédit, séance du 2 mai 1962.

la forclusion lacanienne empêche le Nom-du-Père d'occuper la place vide dans l'Autre et de faire que *ça tient* (la batterie signifiante pour qui le signifiant du Nom-du-Père représente le sujet). Cette place vide, ou manque dans l'Autre, ou défaut au cœur du savoir, ou barre sur A, c'est ce que la forclusion fait disparaître (ou empêche d'advenir) ; elle ne laisse en jeu que l'Autre réel — Autre réel du délire, qui contient non pas les signifiants du sujet, mais le sens même que prend son existence pour cet Autre. La barre sur A écrit la castration de l'Autre ; c'est-à-dire, puisque pour le tout petit l'Autre réel est incarné par la mère, la castration maternelle que Freud met au centre de la structure subjective. Les positions subjectives (névrose, psychose, perversion) sont des façons différentes de nier et de refuser cette castration maternelle, par refoulement, forclusion ou déni. Toute analyse démarre avec, pour donne initiale, cet Autre complet que Lacan appellera parfois le Sujet Supposé Savoir, Dieu en somme ; l'enjeu de la cure sera la reconnaissance d'un manque radical dans l'Autre et de l'inexistence d'un sujet supposé au savoir inconscient.

Or, le psychotique commence sa cure là où le névrosé la finit, dans cette chute du sujet supposé savoir. Il sait bien qu'il n'y a pas d'Autre complet à qui demander un savoir, et que le seul savoir est celui que les voix, les regards et les pensées lui rendent visible, audible et lisible. Rien ne manque dans ce savoir-là, que convoque l'Autre du délire, et qui prend corps dans l'Autre du corps. On a donc affaire à une continuité qui s'installe entre l'Autre du délire (c'est le sens de son existence) et l'Autre du corps (retour du forclos). Une continuité entre le sens de son existence et son être (le corps).

Face à cette continuité, l'analyste n'est qu'un bout de réel à déchiffrer dans le regard, la voix ou le geste ; il est fort loin d'être la fiction qui supporte le transfert dans la cure d'une névrose. Ici, pas de sujet qui sache l'inconscient, mais pas non plus de sujet qui sache ce savoir vivant, avec les signifiants forclos, dans le réel. Dans un réel dont la continuité avec l'imaginaire délimite le champ d'une jouissance où l'on est écouté, su, pensé, flairé, goûté, regardé par l'Autre. Ici s'incarne, et pas seulement pour le psychotique, la jouissance de l'Autre. L'analyste n'est pas sans lui prêter corps, bout de corps chopé dans la gueule ouverte de cette jouissance aveugle. Bout de corps en face d'un autre corps. Ça ne veut pas dire qu'il se fait l'Autre délirant de son patient, mais qu'il se fait simplement la dupe (il est *fait* la dupe) de la structure. Structure où se manifeste le réel (voix, regard et gestes) que sont devenus les rejets d'un savoir fragmenté en

signifiants rendus hors-sens, et qui les supporte. Dans ce champ où reparaît le forclos, c'est le psychotique qui à son tour écoute et regarde l'analyste. Voire même qui le *supporte*.

Le psychotique ne vient pas chez l'analyste pour lui demander le sens de ses symptômes (soit un savoir qu'il n'aurait pas et qu'il supposerait à l'analyste) ; il ne vient pas non plus réclamer un apaisement (dont il n'a pas l'idée) ; il vient, dit Lacan, lui demander « leur tempérament⁹ ». Le tempérament est affaire de corps ; il est la mesure (il les mesure) de la répartition et de la proportion réciproque des symptômes entre eux, de leur architecture ou de leur harmonie interne ; il est dosage du mélange des humeurs, de l'échelonnement des intervalles, de l'équilibre des dissonances qui écrivent les rapports entre les morceaux du corps (de l'Autre de son corps) et l'Autre qui jouit de ces morceaux. Je dirai que le psychotique vient demander à l'analyste la température de ses symptômes, sa feuille de température. Ce qui s'écrit sur cette feuille dont il demande lecture à l'analyste, est un savoir qui le constitue en tant qu'il lui est adressé, mais dont il demande lecture à un *autre*. Et de cette lecture, il s'agit de faire récit. Un récit qui propose une discontinuité entre l'Autre du délire et l'Autre du corps, grâce à l'*autre* avec qui se construit le récit. Mais quel *autre* ?

La question de l'autre

À l'absence d'un signifiant, le sujet répond par l'affirmation d'autant plus appuyée d'un *autre* entre l'Autre et lui-même (séminaire III), ce qui inscrit la possibilité de transfert. C'est parce qu'il affirme cet *autre* qu'il peut parler ou ne pas parler. Ni Autre délirant, ni autre spéculaire du miroir : deux écueils entre lesquels se glisse le dialogue avec un psychotique. Une même question les tient, psychanalyste et psychotique, celle du sujet et de l'être ; la position de l'un oscille entre destitution subjective et désêtre, et le sentiment d'existence de l'autre entre une subjectivité en désarroi et un trop d'être. Ils se trouvent ainsi chacun en prise directe avec le savoir sans sujet de l'inconscient, d'autant plus que l'absence totale de censure permet à l'inconscient de passer au conscient sans que rien ne l'arrête ni ne l'altère. Chacun supporte le transfert, le psychanalyste avec le fonds de réel de la fiction qui le soutient, le psychotique avec du réel lestant ses pensées non refoulées. Deux sujets, donc, mais seul l'analyste est mis en demeure de penser, et de dire ce qu'il

⁹ *Ibidem*.

pense. C'est pourquoi le psychotique l'écoute. Dialogue particulier, dont aucun des interlocuteurs n'est supposé savoir, mais dont l'un doit dire tout haut ce qu'il ne peut saisir de la pensée de l'autre.

Deux sujets pensants dans la cure d'une psychose, cela a sans doute pu engendrer l'analyse mutuelle d'un Ferenczi. Le dialogue qu'initie le psychotique, c'est celui auquel Ferenczi s'est prêté, soumis même, jusqu'à l'analyse mutuelle. « Quelle place ont nos rencontres pour vous, quelle place occupent-elles en vous », me demande un schizophrène. La légèreté de sa question est aussi celle du sentiment de son existence. Si légère (comme est légère la forclusion du Nom-du-Père, disait Lacan) qu'elle peut se glisser à l'intérieur de l'analyste. Et il ajoute : « Je serai en analyse jusqu'à la fin, je ne peux imaginer autre chose. » La fin, c'est celle de l'analyste, sa mort. Sans doute penser permet à l'analyste de border l'activité d'un Autre réel qui déferle et qui se sert sur le corps et sur les pensées de l'analysant. Ça l'en protège aussi. Cette jouissance répandue sur lui, le psychotique ne l'attribue pas à l'analyste, mais il la reçoit comme la façon dont l'Autre le flaire, le touche, l'effraie, le broute, le pense. Il peut en demander raison à l'analyste, ou lui demander tout simplement de la mesurer. Du coup, il ne suffit plus à l'analyste de border — pour son propre compte en somme — l'impensable de l'effroyable jouissance qui balaie le sujet en face de lui ; il lui faut y prêter bout de corps ou bout de présence, afin d'ouvrir un espace psychique d'où puisse émerger de la pensée. Et de cette pensée émergente, il doit faire lecture. La pensée qui se fabrique dans l'espace mental de l'analyste à partir des symptômes du patient, permet, à condition d'être formulée, de compléter la pensée du patient, fragmentée en choses et en mots ; elle construit un appui à son sentiment d'existence. C'est ce qui se passe avec un schizophrène.

Un paranoïaque, par contre, est plus assuré de son existence : il peut corriger lui-même, dans une certaine mesure quantitative, ses idées de persécution. Si l'on suit Ferenczi, le paranoïaque est attentif à « l'infime degré d'intérêt sexuel présent chez tous, donc au tonus sexuel de la névrose¹⁰ », dont il n'exagère que la quantité ; c'est elle (la libido) qui produit la persécution. Quelque chose est donc endopsychiquement juste chez le paranoïaque, mais pas forcément vrai. C'est dans cet écart que doit se glisser l'analyste, à la fois en acceptant les idées délirantes et en proposant leur controverse aux associations que conduit lui-même le patient. Chez lui, l'autre est cet investissement d'objet dont Freud disait à

¹⁰ S. Ferenczi, « Paranoïa », *O.C.4.*

Jung qu'il constituait un « délire d'objet projeté », dans les cas impurs de paranoïa où la libido se divise entre corps propre et objet. C'est alors qu'on peut traquer l'idée délirante à son émergence, au moment où elle devient perception, et en obtenir le désinvestissement. Mais lorsque la libido se rapatrie entièrement sur le moi, l'analyste, s'il intervient, sera « gelé » dans une signification délirante (la persécution). Il ne peut alors que prendre appui sur la *perception endopsychique* des processus mentaux, c'est-à-dire sur cet *autre* qui est là dans un recoin de l'esprit du paranoïaque, et avec lequel il peut converser et argumenter. Ce n'est pas un semblable, ni un autre spéculaire ; c'est un *autre argumentaire* dont l'analyste peut prendre la place s'il sait éviter la délicate coalescence avec tel ou tel autre de la persécution, évitant du même coup l'hostilité envers l'objet qu'est cet autre et par là même la résistance envers l'analyste.

Cette perception endopsychique s'ouvre vers le sujet comme vers l'analyste. C'est pourquoi l'analyste, s'il peut déjouer la résistance qui est ici une sorte de perception endogène d'un retrait généralisé d'investissement de la libido (le sujet quitte le monde et l'analyste), l'analyste se situera comme petit autre, *autre* mental ou psychique, et surtout pas comme Autre de la jouissance ; celui-ci, le paranoïaque sait parfaitement le situer dans son propre corps. Paradoxe : le corps est son seul accès à l'altérité, tandis que la jouissance de l'Autre nie cette altérité (la JA est absente, inexistante). En identifiant ainsi, dans son propre corps, la jouissance de l'Autre (enserrée dans R-I.), le paranoïaque fabrique une altérité pour son propre compte. C'est dans cet écart exigu entre une *altérité narcissique* et la jouissance du corps comme seul accès à une altérité, que doit travailler l'analyste. Elles font une seule et même consistance¹¹, comme l'idée et la perception dans la projection sont une même consistance.

Comment prêter un peu corps à cette Autre jouissance pour l'incarner, comme le propose Lacan¹² ? En construisant peu à peu, dans la cure, un imaginaire ni spéculaire ni narcissique, qui donne chair et organes au corps imaginé. La présence de l'analyste où se cristallisent voix et regard, donne aussi chair à sa parole. Ainsi l'imaginaire de la chair, en faisant corps des mots, se poursuit dans le réel de la voix et du regard, qu'il prolonge. Or, se faire écouter et regarder par l'autre que devient le

¹¹ J. Lacan, Séminaire *Le Sinthome*, séance du 16 décembre 1975, Paris, Seuil, 2005, p. 53.

¹² J. Lacan, « Ouverture de la section clinique », *Ornicar ?*, n° 9, 1976.

psychotique dans le transfert, introduit une discontinuité dans ce réel de présence ; ça fait un accroc dans la continuité R-I, qui s'ouvre alors sur un autre imaginaire, celui d'un espace psychique, d'un espace mental. Et dans l'espace ainsi dégagé, un récit peut saisir son propre temps et son propre lieu, au-delà de l'étendue des pensées que la forclusion continue à bouleverser.

L'analyste devra faire des allers et retours entre incarner une JA et occuper la place d'un *autre* mental, des allers et retours entre être et subjectivité. Dans cet espace psychique où peut s'approprier l'objet de jouissance (le regard extrait de l'imaginaire, ou la voix extraite du réel), un récit commence à se tisser à partir des fragments signifiants dispersés dans le réel. Récit dont à son tour le psychotique se fera sujet, tandis que l'analyste fera l'expérience de cet *autre* « mental ». Appelons ce dialogue *l'expérience d'un autre mental* ; c'est elle qui bâtit au névrosé, dans sa cure, un autre savoir que celui de l'inconscient (un savoir « issu de la pratique analytique elle-même ») ; mais elle peut aussi construire un savoir psychotique dont l'accès restera obscur, tant que le récit n'en aura pas fait la transcription. Que l'analyste donne lecture des symptômes, qu'il reformule les dires du patient ou qu'il réponde à ses questions, il participe à ce récit, non pas avec sa bouche mais avec le poids réel de son existence. Si ce qu'il pense lui vient du patient, il n'est, lui, rien d'autre que cette parole qu'il doit produire et dont il ne sait rien.

Voilà l'expérience d'un psychanalyste avec la psychose : devoir se tenir sur le bord du champ de sa propre pensée, avant même qu'elle ne puisse se formuler, là où ce champ se partage, là, sur sa ligne de partage avec les pensées de l'autre, dont il devra formuler, sans les connaître, la chute ou le complément. Ainsi l'analyste est forcé de renoncer à son rêve d'architecte (construire le fantasme du patient), et se réduit à la formulation d'une existence qui, tout au long du dialogue, se désassujettit progressivement de l'Autre pour y frayer son propre récit.

Librairie

Dominique Vérin

Introduction à la présentation du livre de Jean-Louis Sous

La Librairie du vendredi 18 mars 2016 était consacrée à Jean-Louis Sous, membre de l'École lacanienne de psychanalyse pour deux de ses livres :

- *L'équivoque interprétative, six moments de Freud à Lacan*, paru aux éditions Le bord de l'eau en 2014 ;
- *Nicolas de Staël, Portées d'un acte*, paru chez Essai EPEL en 2015.

La tournure « six moments de Freud à Lacan » évoque immédiatement à l'oreille les *6 Moments musicaux* de Schubert, ou bien les *6 Moments musicaux* de Rachmaninov, inspirés des premiers, écrits pour piano seul.

Ces moments font bien sûr écho aux « Portées d'un acte » avec l'équivoque du mot dont l'une des ramifications est aussi musicale, équivoque bien à propos quant au sujet du livre et le tableau qui fait la couverture *Le grand concert* de Nicolas de Staël, lequel, avec *Le piano* sont ses dernières œuvres avant son suicide en mars 1955.

Ce *Grand concert* est quant à lui relié à la musique contemporaine, au dodécaphonisme plus précisément, avec un concert organisé par le Domaine Musical, fondé par Boulez en mars 1955.

Deux solistes sont intervenues pour interroger l'interprétation de Jean-Louis Sous : Jeanne Drevet et Annie Tardits¹.

¹ Seule l'intervention de Jeanne Drevet est présente dans ce numéro.

Jeanne Drevet¹

Présentation du livre de Jean-Louis Sous

Leitmotiv

Dans le feuilleté de l'équivoque, le lecteur pourra se faire acrobate, sautant de branche en branche, au gré des multiples embranchements polysémiques de l'arbre, s'accrochant aux lignes d'une partition polyphonique, aux barres de ses mesures. Il chevauchera les allures hybrides d'un cheval freudien, de Troie, spinozien ou deleuzien.

En contrepoint, la reprise d'œuvres littéraires (La maladie de la mort, Ulysse, L'entretien infini, L'écriture poétique chinoise, L'amant) ainsi que le commentaire d'un tableau et d'une installation (De Staël, Penone) accompagneront le texte dans un jeu de correspondances et de résonances².

C'est en quelque sorte à une expérience quasi-sensorielle que vous conviez le lecteur, qui finit par attester de la force de dérangement de ce que vous appelez « l'émotion » interprétative : l'équivoque pourrait faire « *vibrer le cristal de la langue, réanimant la modulation de ses virtualités*³ ».

Il y a beaucoup de raisons objectives à aimer ce livre vraiment réjouissant, mais je dois me garder du contresens qui guette, à en faire une présentation qui le réduirait à une unité, ce qui ruinerait l'esprit d'ouverture qui anime votre propos.

Disons que la lecture de votre livre porte à l'enthousiasme.

D'abord, un livre qui paraît en 2014 sur l'équivoque est d'emblée le bienvenu : parce qu'enfin, il suffit d'entendre la radio ou de lire un journal pour voir que ça équivoque partout et que tout s'interprète ; jusqu'à

¹ Présentation du livre de Jean-Louis Sous, *L'équivoque interprétative ? Six moments de Freud à Lacan*, le 18 mars 2016 dans le cadre de la librairie de l'EpSF à Paris.

² J.-L. Sous, *L'équivoque interprétative, Six moments de Freud à Lacan*, Lormont, Le bord de l'eau, 2014, p. 19.

³ *Ibidem*, p. 18.

la publicité qui vante les produits en jouant sur leur nom ; les jeux de mots sont entrés dans le discours ambiant et les commentaires des journalistes, qui connaissent les formules fameuses de Lacan, n'en manquent pas.

Plus sérieusement, il y a ce soupçon qui pèse sur la psychanalyse et sur la validité de ses interprétations *pile je gagne, face tu perds* qui a fait le lit de la critique sur laquelle vous vous arrêtez.

Le titre : *L'équivoque interprétative* énonce un doute et l'on perçoit d'emblée que ni l'équivoque ni l'interprétation ne seront tenues pour univoques.

Et puis, il y a le sous-titre *Six moments de Freud à Lacan* qui annonce que nous n'aurons pas affaire à une somme ou à une synthèse. La taille du livre le confirme d'ailleurs, qui ne se présente pas comme un pavé dont on peut toujours craindre qu'il cherche à donner le fin mot de l'histoire.

Et enfin — vous avez de la chance — votre éditeur s'appelle « Le bord de l'eau ».

Bref, on s'attend à des détours lorsqu'on débute la lecture du livre qui ouvre effectivement sur une visite au musée : vous commencez par faire regarder « Le grand concert » de Nicolas de Staël pour nous faire entendre la résonance du piano.

La référence à la musique vous sert d'appui pour montrer la nécessité de jouer de l'équivoque interprétative et vous en appelez au témoignage du président Schreber qui jouait du piano pour faire cesser les voix imposées.

Je ne suis pas du tout musicienne et c'est plutôt au propos de Jacques Rivette que j'ai pensé, selon lequel « les détours lui permettent d'aller plus droit ».

« Plus droit » ne vous plaira peut-être pas mais, d'abord, si l'on connaît le cinéma de Rivette, on n'a rien à craindre d'homogénéité ou des certitudes. Et puis, ce que, de votre côté, vous voulez faire, c'est bien de

« resserrer » ces notions d'équivoque et d'interprétation, avec le plus de rigueur possible.

Votre style est singulier, libre, et votre écriture **réalise** la résonance et le mouvement que vous voulez faire entendre. Je me rends compte que j'ai lu et relu votre livre « en boucle », comme j'écoute un morceau de musique. Et me laissant porter par le rythme de la phrase, il m'a fallu plusieurs fois revenir en arrière, pour repérer d'où vous étiez parti.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que la langue de votre livre est un souffle qui provoque un léger tremblement dans le paysage connu de l'interprétation et de l'équivoque.

Vous avez choisi de dessiner un tracé de celles-ci par des « moments » qui scandent le mouvement de leur élaboration, chez Freud comme chez Lacan ; repérage des lignes de force et de tension dans leur œuvre qui vous permet d'en souligner le caractère hétérogène et d'en tenir une lecture plurielle.

Des moments de l'élaboration, pour ne pas fixer et arrêter la doctrine analytique.

On les dit cruciaux ou sans importance, délicieux ou terribles, inouïs, inoubliables. Les moments offrent l'expérience paradoxale d'un événement, d'un temps resserré qui se dilate ensuite dans son retentissement et sa portée⁴.

Ce repérage vous conduit à la reprise des critiques de Lacan, par Deleuze et Guattari, via Derrida, Jean-Luc Nancy et Lacoue-Labarthe, qui ont figé le temps de la primauté accordée au symbolique,

La langue de Lacan ne saurait se fixer en une sédimentation définitive sous peine de la rendre morte, d'en faire nécrose. Ce serait le mythe d'une langue nécrosée mise en dépôt ou au dépôt. En ce sens si les critiques qui la cernent ne portent que sur un moment bien daté et circonstancié du frayage, elles ne contribuent pas moins à ranimer ma fossilisation⁵.

⁴ *Ibidem*, p. 38.

⁵ *Ibidem*, p. 90-91.

Ce qui vous permet d'ailleurs de fustiger l'usage des citations, de l'abus, voire de la triche, que permettent les guillemets dont on prend soin de les encadrer, qui exonèrent de toute responsabilité celui qui s'en sert.

À cet égard, vous avez vous-même une manière singulière de faire avec les citations ; outre celles, classiques, avec guillemets et dont la référence figure en note de bas de page, il y a celles écrites en retrait du texte, sans guillemets et sans autre distinction que celle d'ordre topographique ; enfin, les extraits d'œuvres littéraires, reproduites en italiques. Vous usez du tout avec une grande liberté, sans forçage, comme avec désinvolture, mais au sens où vous parlez de celle de Lacan :

[...] plutôt selon l'étymologie italienne (*dis-involto*) une façon de se désempaqueter d'un ballot, d'une lourdeur de l'être qui vous ferait manquer son insoutenable légèreté. Une aisance, la tranquillité d'un insouci qui ne se soucierait pas d'une exigence de référent⁶.

Chacun de vos développements théoriques est suivi d'une lecture d'œuvres plastiques ou littéraires dont vous choisissez, là aussi, des moments et l'on voit que, comme Lacan y invitait, loin d'y appliquer le savoir analytique, vous avez su « en prendre de la graine » pour enrichir ce savoir ; ces « contrepoints » sont là, presque comme attestation de la pertinence de votre propos.

Cette lecture contraste avec l'approche de Freud, telle que vous la rapportez, pour lequel, pas de surprise ni de jouissance possible sans prise de conscience d'un savoir ; il lui « faudrait comprendre la causalité, l'origine de la création de cette œuvre, connaître les intentions du compositeur pour en construire une interprétation » : où l'on voit que la psychanalyse n'est pas figée.

Six moments donc, qui se suivent, d'abord de manière assez linéaire :

- deux moments chez Freud :

• celui des constructions freudiennes : l'équivalence entre construction et délire : la vérité de l'interprétation est prise dans la logique binaire de l'assentiment ou non du patient ;

• celui de l'équivalence-matière, moment de rupture totale avec la neurologie au profit de la prise en compte de la matière du langage ; ce

⁶ *Ibidem*, p. 63.

repérage ruine toute tentative pour les neurosciences d'établir des connexions avec les frayages de *L'Esquisse* (autre raison d'aimer le livre) ;

- moments (au pluriel) du symbolique chez Lacan : de la critique du moi autonome à l'assomption d'un symbolique autonome ; l'interprétation est liée à l'axe symbolique du sujet ; ce n'est que portée à ce niveau décentré que l'interprétation produit ses effets sur le symptôme.

Nous savons que la primauté du symbolique excluait la dimension imaginaire et le destin des pulsions, du champ interprétatif. Si la coupure fait l'interprétation, il y a coupure et coupure, dites-vous,

[...] car, dans cette conjoncture, nous ne pouvons préjuger de l'effet produit : y aura-t-il eu événement de langue, surprise au point de faire rupture avec l'ordre monumental d'une histoire toujours ressassée ? Chute d'une ruminant et d'un retentissement ? Ou poursuite d'une plainte "hystorisante"⁷ ?

Vient alors le temps de ce que vous appelez, je crois, un basculement, avec l'apparition de la jouissance dans l'œuvre de Lacan : le signifiant véhicule aussi de la jouissance ; révision du cogito cartésien : « je pense donc se jouit. »

Ce moment, dans votre livre, devient également basculement, au sens propre du terme ; alors que l'on suivait les temps de l'élaboration, somme toute, assez tranquillement, le 4^{ème} moment s'ouvre sur un passage de l'évangile de saint Luc et il faut, là s'accrocher aux branches, qu'il n'y a pas, d'ailleurs, pour ne pas vaciller, ouf, l'arbre de la connaissance nous recueille : à la hauteur du paradoxe qui consiste à dire désormais que le signifiant est substance jouissante. La jouissance entre en force et fait équivalence à la pensée, à la langue, à la vie et au symptôme.

Vous vous appliquez à repérer comment l'équivoque peut opérer. Vous introduisez de l'équivoque dans l'équivoque, dont vous présentez trois figures, en mettant **en rapport équivalence et équivoque**.

- équivalence-parasite : le nouveau régime du « se jouit » parasite le parlêtre et l'excède, est déposé dans le réel de la vie sous forme d'alluvions, de langue de bois mort, de pétrification ou de mortification parasitaire ; l'interprétation devra alors se faire décapage, décollement

⁷ *Ibidem*, p. 57.

d'équivalence, décollement de sens ; l'écriture chinoise peut nous aider à faire sonner autre chose que le sens, faisant valoir la résonance de l'écrit ; l'évidement du grand cèdre de Penone, pour renaître arbre, pour le réduire à son essence d'arbre, en est une autre figure.

- équivalence - valeur : c'est un moment compliqué qui intègre la distinction, par Saussure, de la signification et de la valeur dans le champ linguistique (la forme devient valeur et non plus signification), la théorie marxiste de la valeur d'usage et de la valeur marchande, l'équivalence des objets pulsionnels ; le trait d'esprit relève de l'économie qui fonde la valeur (forme d'épargne ou manière de dévaluer ?).

Je vous en donne seulement un aperçu :

Dire que le symptôme pourrait être déclaré risible ou superflu (il passerait alors à sa non-valeur) nous épargne les formules médicalisées ou psychologisantes, nous dégage des impasses de la notion de « guérison » et allège le maniement de sa forme et le poids de sa charge. Il n'est sûrement pas superflu de conjecturer que ce mot freudien de « superflu » ait pu faire retour chez Lacan comme onde de résonance. Si le fait que le capitaliste rit n'est pas un trait superflu (cet escroc qui — en plus — rit) il nous faut supposer que ce rire est solidaire de l'extorsion de la plus-value, qu'il accompagne et homologue cette escroquerie. Être quitte avec son symptôme serait alors de ne plus jouir de ce qui est encore à payer ou à faire payer, ne plus jouir en rajoutant sur la tromperie ou l'escroquerie de l'Autre⁸.

C'est la lecture de Duras, avec les « quarts de tours » que réalise l'écriture de trois versions de l'amant, qui vous permet de conclure ce moment.

Le sac et le ressac d'une analyse : par cette formation vénale où l'analyste « s'inter-prête » à variations substitutives et vaut comme un quelconque succédané, quelqu'un(e) peut, patiemment, éponger une dette, lever une hypothèque ou payer le prix du ressentiment. Passage où la veine transférentielle pourrait donner à son désir et à son corps la chance d'une autre plausibilité, d'une autre disposition⁹.

Mais équivalence-valeur ? Équivalence, c'est, selon le dictionnaire Larousse, déjà avoir une valeur égale ; « dans le domaine de la langue, un

⁸ *Ibidem*, p. 108-109.

⁹ *Ibidem*, p. 120.

mot, une expression que l'on peut substituer à un autre mot ou une autre expression sans changer l'effet produit par l'énoncé. »

Je voudrais m'arrêter sur l'équivalence-valeur : pourriez-vous, Jean-Louis Sous, essayer de nous en dire un peu plus sur la psychanalyse comme pratique sans valeur qu'il conviendrait d'instituer ; sans valeur serait équivalent à un « pas-de-sens », qui n'est évidemment pas un hors sens ?

Sans valeur, donc non échangeable ?

- équivalence-résonance : l'équivoque, ici « redonne voix, saveur et goût, par la voie de la bouche oralisant les mots, à ce qui s'était bouché jusqu'au dégoût, dans un trop-plein de sens saturé et clos sur lui-même » ; c'est « la tonalité interprétative vocale, sa teneur pneumatique » qui « pourrait faire entendre, au-delà du masque de la personne (per-sona) ce qui sonne, résonne comme vide dans un trop plein de sens ».

Une dernière figure de l'équivoque serait la parole d'écriture de Blanchot : exténuer inlassablement l'équivalence (jamais un signifiant ne saurait se signifier lui-même) par l'interruption.

Mais vous évoquez aussi la voix, le rythme de l'énonciation de Lacan, faisant contrepoint, dans ses séminaires, à ses pauses ou ses silences.

Évidemment, cela est désormais perdu.

Mais justement, votre livre en en portant témoignage, parvient à faire résonner encore aujourd'hui cette voix et c'est une raison encore de lui accorder notre intérêt.

Pour finir, retour au musée, devant le grand concert, ce tableau « exactement inachevé... » et à la musique « portées d'un acte. »

Votre livre pourrait passer pour un précis, mais vous le récusez : un précis sur l'équivoque entraînerait le soupçon ; il y a équivoque et équivoque;

Peut-être un précis de lecture ? Polyphonique, plurielle ?

En tout cas, ce livre parle de clinique et on peut le garder à portée de main ; l'ouvrir, au hasard, y découvrir ou y retrouver un passage qui nous a accrochés ; ça peut aider à entendre autrement, à dénouer

Peut-être un livre de chevet pour l'analyste ?

Tribune libre

À propos de l'écriture du nœud borroméen (II)¹

5. Surface

En 1953, Lacan introduit le tore à la fin de son texte *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*. Après avoir patiemment rappelé « l'a, b, c de la structure du langage² », la forme d'anneau que présente le tore lui permet d'évoquer « le centre extérieur » autour duquel tourne la parole dans la circularité que commande la répétition. Lacan parle à ce moment du tore comme d'un schéma et il le décrit de la façon suivante :

[...] ce schéma satisfait la circularité sans fin du processus dialectique qui se produit quand le sujet réalise sa solitude, soit dans l'ambiguïté vitale du désir immédiat, soit dans la pleine assomption de son être-pour-la-mort³.

Dans la foulée de cette description, il se réfère encore à cette même circularité du tore pour évoquer par contraste ce qu'il appelle alors « la terminaison de l'analyse » :

Mais l'on peut y saisir du même coup que la dialectique n'est pas individuelle, et que la question de la terminaison de l'analyse est celle du moment où la satisfaction du sujet trouve à se réaliser dans la satisfaction de chacun, c'est-à-dire de tout ceux qu'elle s'associe dans une œuvre humaine⁴.

Le tore dont les propriétés topologiques sont déjà prises pour référence dans ce passage restera l'un des principaux objets topologiques auquel Lacan aura recours pour aborder la question du sujet — ou de ce que l'on appelle imprudemment un sujet. La surface du tore restera ainsi une référence décisive pour la description de ce qui peut être attendu d'une analyse.

¹ Ce texte est la deuxième partie d'une transcription remaniée de l'intervention du 9 mai 2015, au Collège pour la psychanalyse à Bruxelles. La première partie est publiée dans le n° 103 des *Carnets* de l'EpSF.

² J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, op. cit., p. 321.

³ *Ibidem*.

⁴ *Ibidem*.

En 1961- 62, dans le séminaire *L'identification*, Lacan revient au tore pour établir de façon beaucoup plus rigoureuse que la répétition freudienne, conçue comme la réitération indéfinie d'un cycle régi par un signifiant, implique le mouvement d'une coupure signifiante qui se spécifie d'engendrer la surface d'un tore.

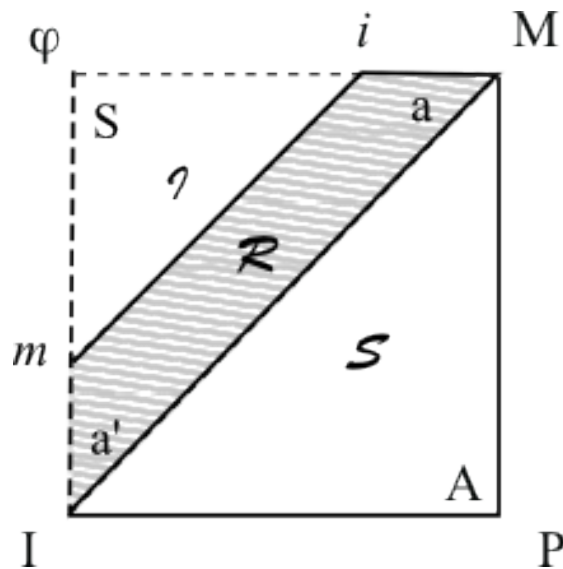
Ceci permet de cerner plus précisément le mode de relation que l'automatisme de répétition implique dans le rapport du sujet à l'Autre. Car si l'on tient compte des propriétés spatiales d'un tore plongé dans l'espace à trois dimensions et en particulier du fait que l'espace complémentaire de ce tore peut être présenté comme étant un autre tore enlacé au premier, il devient possible d'appréhender également sous la forme d'un enlacement la relation du sujet à l'Autre qu'implique la répétition.

La considération des deux tores enlacés permet de concevoir qu'un mouvement qui vise spécifiquement la restitution d'un objet à jamais perdu dans le rapport à l'Autre implique un enlacement entre le sujet et l'Autre qui va de pair avec leur isolement complet. Nous retrouvons ici l'idée que la « dialectique » où « le sujet réalise sa solitude » n'est pas individuelle et qu'un autre mode de rapport à l'Autre devrait pouvoir être trouvé.

Cependant pour établir qu'il est possible de réaliser, en alternative à cette « solitude », un mode de satisfaction se fondant dans « la satisfaction de chacun », il faut encore montrer qu'une autre modalité de la coupure signifiante est possible, et que cette autre modalité engendre une surface qui implique un autre rapport à l'Autre. Cette autre surface rendant possible cet autre rapport à l'Autre est évidemment le plan projectif ou *crosscap*. Je l'introduirai ici en me référant au schéma R que Lacan présente en 1958 dans le texte « Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »..

Le schéma R figure « les lignes de conditionnement du *perceptum*, autrement dit de l'objet ». Et Lacan précise que ces lignes « circonscrivent le champ de la réalité, bien loin d'en seulement dépendre⁵ ».

⁵ *Idem*, p. 550.



La lecture du schéma indique que la mise en place et le maintien de ces « lignes de conditionnement » résultent du « recouvrement homologique » de deux triangles. Il s'agit d'une part du triangle (m, i, φ), censé supporter un ensemble de trois termes dominant l'imaginaire et d'autre part du triangle symbolique (M, I, P)⁶, composé des « trois signifiants où peut s'identifier l'Autre dans le complexe d'Œdipe⁷ ». Ce recouvrement du symbolique par l'imaginaire permet alors de déceler la position inconsciente où s'installe le parlant du fait de s'identifier, dans l'image phallique φ, « à l'opposé avec son être de vivant⁸ ». Et il permet également de soutenir concernant le « champ de la réalité » une idée importante que Lacan formule avec insistance à la fin du Séminaire III, *Les psychoses* et qui est la suivante :

[...] pour qu'il y ait réalité, accès suffisant à la réalité, pour que le sentiment de la réalité soit un juste guide, pour que la réalité ne soit pas ce qu'elle est dans la psychose, il faut que le complexe d'Œdipe ait été vécu⁹.

⁶ Voir J. Lacan, « Question préliminaire... », *op. cit.*, p. 551. Le triangle symbolique est composé « des trois signifiants auxquels peut s'identifier l'Autre dans le complexe d'Œdipe », le ternaire imaginaire est composé d'une part de « la relation polaire par où l'image narcissique est liée comme unifiante à l'ensemble des éléments imaginaires dit du corps morcelé » et d'autre part de « l'image phallique » « où le sujet s'identifie à l'opposé de son être de vivant. »

⁷ *Idem*, p. 551.

⁸ J. Lacan, « Question préliminaire... », *op. cit.*, p. 552.

⁹ *Ibidem*.

La configuration générale du schéma fait donc dépendre cet « accès suffisant à la réalité » du recouvrement des deux triangles (m, i, φ) et (M, I, P). Étant donné qu'un triangle décrit lui-même une partie de surface, le résultat du recouvrement homologique de deux triangles décrit également une partie de surface. Le schéma indique donc que l'accès à la réalité se trouve conditionné par la mise en place d'une surface, ou d'une partie d'une surface, où se conjoignent deux à deux trois termes appartenant respectivement à l'imaginaire et au symbolique.

Notons qu'une telle conclusion n'est pas seulement due à l'artifice graphique du schéma. Elle dépend de façon beaucoup plus décisive du fait que le procès d'identification, que le schéma décrit comme un recouvrement, suppose un domaine de conjonction ou d'union du symbolique et de l'imaginaire et que, d'après ce que nous avons vu, un tel domaine, en tant que lieu de la formation du sens, comporte nécessairement deux dimensions correspondant respectivement à la métaphore et à la métonymie. Considéré à partir de la structure du langage, le procès d'identification décrit par le schéma R implique donc une surface qui, en chacun de ses points, fait barre entre le signifiant et le signifié. D'après ce qui a été dit plus haut, une telle surface peut être présentée comme coupure en acte entre le sujet et l'Autre. Et ce qu'il faut bien voir ici c'est que cette coupure implique un mode de relation à l'Autre qui diffère radicalement du rapport d'enlacement et d'isolement qui caractérise le tore.

En effet, la surface qui résulte, selon le schéma, de l'identification de l'Autre dans l'Œdipe s'avère être un plan projectif ou *crosscap*. C'est en tout cas ce que Lacan soutient de façon explicite, dans la note qu'il a ajoutée sous le schéma R au moment de la publication des *Écrits* : « ce que le schéma R étale est un plan projectif¹⁰. » Or la surface d'un tel plan projectif comporte des propriétés qui la distinguent radicalement de celle du tore.

En tant que coupure de l'espace à trois dimensions, la surface du plan projectif sépare en chacun de ses points le sujet de l'Autre comme elle sépare chacune de ses faces. Cependant il est également possible d'y tracer, à partir de chaque point situé sur l'une de ses faces une ligne qui s'avère capable de rejoindre n'importe quel point de l'autre face. Il apparaît dès lors que cette surface dont le schéma nous montre qu'elle supporte un rapport à l'objet qui se distingue de la quête de l'objet à jamais perdu

¹⁰ *Ibidem.*

implique également un rapport à l'Autre distinct de celui de la chaîne ou de l'enlacement.

La tension qui apparaît ainsi entre le tore, surface bilatère qui caractérise l'automatisme de répétition et le plan projectif, surface unilatère qui caractérise le rapport à la réalité, en tant que supportée par le fantasme, va être interrogée et mise à l'épreuve tout au long de la période des surfaces. En 1972, soit à la fin de cette période, Lacan y revient dans son texte *L'étourdit*, pour en déduire une présentation de ce qu'il appelle à ce moment « la fin de l'analyse du tore névrotique¹¹ ». L'exposé détaillé de la transformation qu'il décrit à ce moment dépasse le cadre du présent exposé, mais je pense que tous ceux qui en ont pris connaissance s'accorderont pour reconnaître que cette présentation, qui certes ne laisse plus transparaître l'accent d'enthousiasme du rapport de Rome, ne contredit pourtant pas l'idée d'ouverture vers l'altérité ou encore vers *l'heteros* qui était déjà présente en 1953.

Ces quelques indications sont certainement trop partielles pour donner une idée précise de l'usage que Lacan a pu faire de la topologie des surfaces. J'espère seulement qu'elles auront donné l'idée de l'importance que prend la notion de coupure signifiante dans cet usage. Au reste si ce n'était pas le cas il suffirait pour s'en convaincre de se référer aux nombreuses élaborations que Lacan a consacrées à la topologie des surfaces y compris à celles qu'il développe dans *L'étourdit*.

Car ces élaborations ont permis d'établir notamment que la coupure qui s'effectue au moment où le dit « se boucle d'une coupure qui se ferme¹² », peut prendre différentes formes. En particulier, elles ont permis de distinguer dans la structure du langage et en termes de topologie, les deux modalités du dire qui se trouvent mises en présence dans la situation analytique, à savoir la demande et l'interprétation. Dans cette perspective, la topologie des surfaces s'avère très précieuse lorsqu'il s'agit de concevoir ce qui peut être attendu d'une analyse ou plus généralement s'il s'agit d'interroger pratiquement la possibilité de susciter le fait que l'inconscient « s'ordonne en discours dans l'analyse¹³ ».

¹¹ J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, op. cit., p. 487.

¹² *Idem*, p. 473.

¹³ *Idem*, p.452.

Reste que quelques mois après avoir publié *L'étourdit*, Lacan présente le nœud borroméen de l'imaginaire, du réel et du symbolique. Celui-ci n'efface ni ne remplace les avancées qui l'ont précédé mais il apporte quelque chose d'autre et d'incontestablement nouveau. Jusqu'à l'introduction de ce nœud, la topologie avait permis de mettre en évidence et d'élaborer certaines propriétés de la structure du langage ; avec le nœud borroméen, il va être possible de « se faire une idée sensible » de ce qu'est cette structure dans le réel. « Non seulement le Réel peut se supporter d'une écriture, dit Lacan, mais il n'y a pas d'autre idée sensible du Réel¹⁴. » Or selon Lacan cette idée sensible du réel consiste dans l'écriture du nœud borroméen : « j'ai inventé ce qui s'écrit comme le réel », dit-il. C'est cette sorte de nouveauté que je vais tenter de présenter maintenant.

6. Le nœud borroméen

Je commencerai par indiquer deux traits qui permettent de saisir la différence entre les élaborations de Lacan qui portent sur les surfaces et celles qui portent sur les nœuds.

Comme nous venons de le voir les surfaces dont Lacan décèle l'incidence dans la structure du langage s'y déploient au lieu de la jonction de l'imaginaire et du symbolique. Le réel n'en est pas exclu pour autant. Il y est même présent, implicitement, dans le mouvement de la coupure signifiante¹⁵. Mais à la différence de ceci, le nœud borroméen des trois catégories — imaginaire, réel, symbolique — prend en compte explicitement le réel. À la place où Lacan situait en 1953, le discours concret, le « ça parle » dans la structure du langage, le nœud borroméen des trois catégories fait intervenir explicitement, le réel, sous la forme de l'un des trois ronds du nœud. Le rond du réel donne consistance au réel dont le corps de l'être parlant « se jouit ». Il s'ensuit que l'effectivité du nouage — le fait que les trois ronds tiennent ensemble — donne consistance au réel de la structure.

Cette première différence en introduit une autre qui va nous conduire rapidement à la spécificité des élaborations qui portent sur le

¹⁴ J. Lacan, Séminaire XXII, *RSI*, inédit, le 17 décembre 1974.

¹⁵ Voir J. Lacan, Séminaire XXIII, *Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, le 9 mars 1976 : « Après avoir longuement parlé du Symbolique et de l'Imaginaire, j'ai été amené à me demander ce que pouvait être, dans cette conjonction, le Réel. »

borroméen. Car si nous avons pu dire que les surfaces dont il a été question jusqu'ici donnent consistance au lieu de la pensée dans la structure du langage, le nœud borroméen, tel qu'il est évoqué par Lacan nous apparaît comme constituant la condition même de l'être parlant. Plus précisément, Lacan dira que ce nœud détermine « le point que nous sommes » dans « l'espace habité par le parlant ». « [...] le point que nous sommes, précise-t-il, parce que même dans le meilleur des cas c'est ce que nous sommes¹⁶ ».

Notons que ceci n'implique nullement que ce nœud réponde selon lui à la question de l'existence évoquée plus haut — la question du *Que suis-je là ?* Car l'examen de ce nœud conduit à reconnaître que comme sujet, « comme sujet supposé de ce que *squeeze* ce nœud », « ce n'est pas seulement l'essence qui nous manque, à savoir l'être, c'est aussi bien que nous ek-siste tout ce qui fait nœud. Mais dire que cela nous ek-siste ne veut pas dire que pour autant nous y existions d'aucune façon. [...] C'est dans le nœud même, ajoute Lacan, que réside tout ce qui pour nous n'est en fin de compte que pathétique, ce que Kant a repoussé comme à l'avance de notre éthique¹⁷. »

Cependant, si le nœud borroméen détermine bien le point que nous sommes dans l'espace de l'être parlant, il doit être possible de déduire des propriétés topologiques de ce nœud, quelques indications concernant ce que nous sommes comme « sujet » dans cet espace. Et étant donné que l'une des propriétés du nœud est de déterminer l'espace qui se trouve autour de ses trois ronds consistants, il doit être possible également de situer dans cet espace « tout ce qui nous ek-siste », ou encore tout ce qui ek-siste au sujet supposé de ce que *squeeze* ce nœud. Une lecture attentive des élaborations de Lacan dans le domaine du nœud borroméen donne à penser qu'il a pris appui sur de telles propriétés pour resituer par rapport à ce nœud « les divers thèmes de ce qui surgit comme sens — comme sens justement — du discours analytique¹⁸. »

Pour expliquer ceci je commencerai par revenir sur la notion de l'équivalence entre topologie et structure, j'aborderai ensuite la question du nœud borroméen considéré comme écriture du réel.

¹⁶ J. Lacan, Séminaire XXI, *op. cit.*, le 11 décembre 1974.

¹⁷ *Idem*, le 19 mars 1974.

¹⁸ *Idem*, le 8 janvier 1974.

7. *La structure du langage s'avère nœud borroméen*¹⁹

Comme je l'ai indiqué plus haut, la question de l'équivalence entre topologie et structure a fait l'objet du travail de séminaire que je poursuis depuis deux ans. Concernant le nœud borroméen, je me suis efforcé de montrer que les conditions de possibilité de l'être parlant, telles que Lacan les avait présentées jusque-là à partir de sa description de la structure du langage, supposaient elles-mêmes le nouage borroméen des trois catégories du réel, de l'imaginaire et du symbolique.

Je n'entrerai pas aujourd'hui dans le détail de ces explications. Je mentionnerai seulement trois questions qui se sont présentées comme incontournables au cours de ces travaux.

La première concerne l'Un, l'Un que suppose rétroactivement le fait qu'il y ait un être parlant ou encore l'Un que présuppose le fait qu'un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. Car s'il faut admettre que cet Un consiste dans le nœud borroméen, la première question qui se pose est de savoir pourquoi cet Un se présente comme un assemblage de trois éléments. En d'autres termes, et pour reprendre la formule de Lacan il s'agit de savoir pourquoi cet Un est triple.

La seconde question concerne les raisons qui permettent de dire que l'Un, étant reconnu comme triple, chacun des trois éléments qui le compose se soutient de la topologie d'un rond consistant (ou d'un tore).

La troisième question concerne les raisons qui permettent de dire que l'assemblage des trois éléments dans l'Un ne peut être que le nœud borroméen des trois ronds consistants (ou de ces trois tores).

Je propose de reprendre brièvement chacune de ces trois questions.

L'Un est triple

Au cours du Séminaire XXI, *Les non-dupes errent*, Lacan a affirmé à plusieurs reprises la proposition selon laquelle *l'Un est triple*. Il n'est pas certain qu'il l'ait véritablement démontrée. Cependant il semble qu'il a tenté de le faire selon deux approches au moins.

Dans une première approche, il s'est efforcé d'éclairer ce qu'il en est de l'Un en se référant à la théorie des ensembles et en particulier à la fonction qu'y prend l'ensemble vide. C'est ce qui l'a conduit à établir

¹⁹ Voir J. Lacan, Séminaire XXI, *op. cit.*, le 19 février 1974 : « Ma chère structure, hein, ma structure à la noix ! S'avère nœud borroméen. »

notamment que l'Un, en tant que réel « ne tient qu'à l'essence du signifiant²⁰ ».

Dans l'autre approche, il s'est efforcé de cerner ce qu'il en est de cet Un en tant qu'il se présente dans l'effet signifiant que l'on appelle « imprudemment » un sujet.

Pour aujourd'hui, j'évoquerai principalement cette deuxième approche. Je montrerai à ce propos que l'Un que présuppose l'existence d'un être parlant ne peut se constituer dans la structure du langage qu'à partir des traces subsistant de l'épreuve de trois manques. L'explication que j'en donne se réfère principalement au procès de la division du sujet que Lacan expose dans les premières séances du Séminaire X, *L'angoisse* et qu'il reprend sous le nom de « causation du sujet » dans le Séminaire XI, *Les concepts fondamentaux* ainsi que dans le texte « Position de l'inconscient ».

Voyons ceci de plus près.

Lacan indique tout d'abord que « le signifiant se produisant au champ de l'Autre [...] fait surgir le sujet de l'être qui n'a pas encore la parole²¹ ».

Tentons déjà d'expliquer ceci. Cet « être qui n'a pas encore la parole », c'est le vivant, le corps vivant, appelé à devenir humain, tel qu'il se présente lors de la première rencontre avec le signifiant dans le réel. Le signifiant « fait surgir » le sujet de cet « être » à ce moment parce que, « se produisant au champ de l'Autre », il représente cet être comme signifiant pour l'Autre. On pourrait dire que le signifiant fait de cet être un être pour l'Autre et qu'en tant qu'être pour l'Autre, il s'agit d'un être parlant.

Mais le texte se poursuit. Lacan indique ensuite que ce surgissement a pour effet de « figer ce sujet ».

Si le corps est en vie, le matériel signifiant, lui, est inanimé. Au regard du mouvement qui anime le corps, le sujet demeure « figé » dans la représentation qu'il reçoit du signifiant. La représentation « figée » du sujet disparaît dans le passé tandis que la vie se poursuit dans le présent. Mais la vie elle-même se trouve modifiée par cette épreuve de l'apparition de son être pour l'Autre. Car l'Autre est aussi une mémoire²². La lettre \$ transcrit

²⁰ J. Lacan, Séminaire XX, *Encore*, *op. cit.*, p. 12.

²¹ J. Lacan, « Position de l'inconscient », *Écrits*, *op. cit.*, p. 840.

²² Voir J. Lacan, « Question préliminaire... », *op. cit.*, p. 575 : « Nous enseignons suivant Freud que l'Autre est le lieu de cette mémoire que Freud a découverte sous le

ce qui subsiste au lieu de l'Autre à la place de cette disparition, elle y indique en même temps « la perte où il [le sujet] a surgi comme inconscient²³ ». Cependant, pour l'être qui vient de faire son entrée dans le langage, ce qui s'inscrit à ce moment à cette place vient recouvrir « le manque réel » qui tient au fait que ce vivant, « d'être sujet au sexe, est tombé sous le coup de la mort individuelle²⁴ ». Du fait de ce recouvrement, les conditions sont réunies pour que la trace de « la perte où il a surgi comme inconscient » prenne valeur de lui indiquer, à titre de semblant, la voie par où son « manque réel » pourrait être surmonté. Cependant, cette voie ne peut être que celle d'un échec. L'Autre n'a pas ce qui pourrait combler ce manque et la fusion avec lui est impossible. Le vivant sexué ne peut suppléer au « manque réel » qu'en se reconstituant au lieu de l'Autre comme désir. C'est ce qu'il fera en se parant « du signifiant sous lequel il succombe²⁵ ». Cependant, il ne pourra le faire sans que s'écrive au préalable, au lieu de l'Autre, la trace du manque dont il pourra se soutenir comme sujet S(~~A~~)²⁶.

Le « sujet » qui peut se constituer ainsi est un sujet divisé, divisé entre le lieu où il s'éprouve comme vivant et le lieu de l'Autre où il se constitue comme désir. Mais le Un que cette division présuppose se constitue à partir des traces subsistant au lieu de l'Autre de trois épreuves au cours desquelles le manque a été éprouvé chaque fois dans un registre différent²⁷. Il s'agit d'abord du manque qui résulte de la disparition de son être pour l'Autre (I), ensuite du manque que constitue la part à jamais perdue de l'être vivant appelé à devenir humain (R), et enfin du manque à partir duquel il pourra se soutenir comme désir au lieu de l'Autre²⁸ (S).

Parvenu en ce point, pour montrer que les conditions d'existence de ce « sujet » consistent bien dans le nœud borroméen, il reste à établir deux points. D'une part, il faut montrer que ce qui s'inscrit ainsi dans la mémoire se soutient d'un rond consistant dans la structure du langage.

nom d'inconscient, mémoire qu'il considère comme l'objet d'une question restée ouverte en tant qu'elle conditionne l'indestructibilité de certains désirs. »

²³ *Idem*, p. 844.

²⁴ J. Lacan, Séminaire XI, *op. cit.*, p. 186.

²⁵ J. Lacan, « Position de l'inconscient », *op. cit.*, p. 843.

²⁶ Je renvoie ici à mon texte « L'inhibition, occultation structurale du désir », *Carnets de l'EpSF*, n° 97, Octobre-décembre 2014, Paris, p. 61.

²⁷ Voir J. Lacan, « Question préliminaire... », *op. cit.*, p. 575.

²⁸ J. Lacan, Séminaire X, *L'angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 67.

D'autre part il faut montrer que ces trois ronds tiennent ensemble de telle façon que si l'un s'en va les deux autres sont libres.

Notons que si la première de ces propositions est établie la seconde se déduit assez facilement de ce qui vient d'être dit. Je me contenterai donc d'expliquer ici la première de ces propositions.

Trois ronds

Rappelons tout d'abord certaines des positions que Lacan a soutenues concernant le rapport entre le Un et la figure du rond ou du cercle.

Dans le séminaire XIX, *Ou pire*, il se livre à une relecture de la théorie des ensembles visant à préciser ce qu'il en est de l'Un dans le discours analytique. Il parvient ainsi à rapporter cet Un à la « *nade* », c'est-à-dire à l'ensemble vide, et il associe à cette « *nade* » la figure d'un sac troué :

Il ne peut y avoir de l'Un que dans la figure d'un sac, qui est un sac troué. Rien n'est Un qui ne sorte ou qui — du sac, ou qui dans le sac — ne rentre : c'est là le fondement originel, à le prendre intuitivement, de l'Un²⁹.

L'équivalence topologique entre la forme d'un sac troué et celle d'un rond ou d'une ligne fermée permet alors d'en inférer que l'Un se constitue à partir de cette figure du rond ou de la ligne fermée.

Quelques semaines plus tard, toujours dans le séminaire XIX, *Ou pire*, Lacan précise ce qu'il en est selon lui de la fonction qui s'avère être celle de l'Un dans la pensée :

[...] pour autant, dit-il, que le mode de pensée est, si je puis dire, subverti par le manque du rapport sexuel, on pense et ne pense qu'au moyen de l'Un³⁰.

On sait par ailleurs que, dès la découverte du point de capiton, la figure du cercle ou celle du tore s'est imposée comme étant indissociable de l'unité qui supporte la signification dans la parole et le discours³¹. Le dit se conclut d'une coupure qui se ferme, indique Lacan dans *L'étourdit*. La

²⁹ *Idem*, p. 147 (n. b. : j'ai repris le texte de la version inédite).

³⁰ J. Lacan, Séminaire XIX, *Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 205.

³¹ J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 473.

trajectoire d'une telle coupure qui est donc bien celle d'une ligne fermée ou d'un cercle s'avère donc inhérente à l'unité de ce qui se dit.

Pour Lacan, plus généralement, tout ce qui se manifeste comme sens dans la structure du langage prend consistance à partir de cette forme première du cercle.

L'ordre du sens se constitue naturellement de ce que cette forme de cercle désigne. La consistance supposée du symbolique se fait accord de cette image primaire dont il a fallu attendre la psychanalyse pour s'apercevoir qu'elle est liée à l'image du corps, à quoi est suspendu l'imaginaire³².

Comme il a été rappelé au début de cet exposé, un rond fabriqué avec un morceau de ficelle donne à saisir intuitivement le fait qu'une ligne fermée n'enferme rien qu'un vide ou encore un trou, un manque³³.

Et s'il en est ainsi, on peut en déduire que les trois épreuves du manque qui se trouvent au fondement de l'être parlant se saisissent dans « l'ordre du sens », et y donnent lieu à une inscription dans une mémoire par le fait de donner consistance dans l'imaginaire à cette figure du cercle dont le symbolique se fait accord. Et puisqu'il faut que les traces de ces trois épreuves se conjoignent et tiennent ensemble pour conditionner l'effet sujet, il faut que ces trois ronds tiennent ensemble dans cette mémoire symbolique. Et comme deux de ces trois épreuves ne suffisent pas à conditionner ce Un, ces trois ronds doivent tenir ensemble par trois et non par deux ce qui fait qu'il ne peuvent tenir ensemble autrement qu'en formant un nœud borroméen. Il n'y a pas d'autre possibilité.

Ceci étant posé, il reste à montrer que ce nœud en tant qu'écriture du réel permet de situer « avec justesse les divers thèmes de ce qui surgit, surgit comme sens, justement, du discours analytique³⁴. ».

8. *Le nœud est écriture*

Commençons par nous demander pourquoi le nœud borroméen peut être présenté comme une écriture du réel.

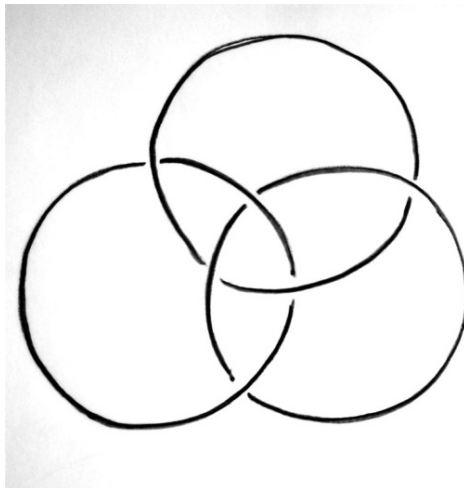
³² J. Lacan, Séminaire *RSI*, *op. cit.*, le 21 janvier 1975.

³³ Voir J. Lacan, *Ou pire*, Paris, *op. cit.*, p. 146

³⁴ *Idem*, le 8 janvier 1974.

Dès le début du séminaire XXII, *RSI*, Lacan connote les ronds du nœud borroméen des trois lettres R S et I. Il apparaît dès ce moment que l'un des trois ronds présentifie le réel. Seulement, comme il a déjà été dit, le réel que présentifie ce nœud dans son ensemble, le réel de la structure, ne se réduit pas à l'un des trois ronds, mais consiste dans le fait que les trois tiennent ensemble sur le mode de la relation borroméenne : « le réel, dit Lacan, il est bien entendu que ce n'est pas un seul de ces trois ronds de ficelle. C'est la façon de les présenter dans leur nœud de chaîne qui à elle toute entière fait le réel du nœud³⁵ ».

Or ce qui fait que trois ronds de ficelle tiennent ensemble « dans leur nœud de chaîne » peut être figuré sous forme de « traits écrits au tableau ». En d'autres mots ce que je reproduis ci-dessous sous forme de traits « écrits » sur une page blanche constitue une écriture du nœud.



Comment expliquer ceci ? Sans chercher à définir la notion même de l'écriture, je propose d'admettre que ce qui peut faire l'objet d'une lecture peut être considéré comme une écriture³⁶. Dans « L'instance de la lettre », Lacan fait remarquer que la « valeur de signifiant » d'une image peut faire que cette image fonctionne comme une lettre³⁷. La structure *littérante* qui se trouve au principe de la signifiante des rêves ne fonctionne pas autrement : quelque chose du désir s'écrit dans le récit imagé du rêve.

³⁵ J. Lacan, Séminaire XXII, *Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, le 9 mars.

³⁶ Voir à ce propos le texte de mon intervention au Colloque 2010 de l'EpSF consacré à l'expérience de savoir : « Apprendre à lire », *Carnets* de l'EpSF, Numéro spécial Colloque 2010, p. 13.

³⁷ J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, *op. cit.*, p. 510.

De même la figure tracée ci-dessus prend valeur de signifier le fait que les trois ronds tiennent sur le mode de la relation borroméenne. Tout ce qui fait qu'ils tiennent est lisible dans cette écriture.

[...] dès qu'il est tracé, dit Lacan, n'importe qui voit bien que c'est impossible qu'il ne reste pas ce qu'il est dans le Réel, à savoir un nœud³⁸.

La lecture des traits ainsi disposés est donc une lecture de ce nœud. Il s'ensuit que les traits eux-mêmes constituent une écriture du nœud. Et, s'il en est ainsi, et étant donné qu'un nœud c'est réel, l'écriture du nœud s'avère être une écriture du réel.

Non seulement, dit Lacan, le Réel peut se supporter d'une écriture mais [...] il n'y a pas d'autre idée sensible du Réel³⁹.

Dans la structure du langage, le point triple que détermine le nœud borroméen, se produit ou plus exactement s'écrit comme effet du « langage réel » c'est-à-dire comme effet du discours concret ou encore effet de ce qui fait lien entre les êtres parlants. C'est donc en tant qu'effet du dire que se produit « le point que nous sommes ». Cependant si ce point procède lui-même du nœud borroméen, ce qui se noue dans un tel dire ne tient pas autrement que les trois anneaux qui se présentent là sous forme de traits écrits au tableau. Et c'est là, selon Lacan « ce qu'il faut bien articuler » :

Ce qu'il faut bien articuler c'est que c'est dans l'écriture du nœud même — car réfléchissez bien, ce nœud, ce ne sont que des traits écrits au tableau — c'est dans cette écriture même que réside l'événement de mon dire⁴⁰.

Le nœud que Lacan s'efforce de faire tenir par son dire, n'est pas un autre nœud que le nœud écrit au tableau. C'est la raison pour laquelle il s'efforce d'égaliser son dire à ce que comporte ce nœud. Et c'est cela aussi ce qui fait l'événement de son dire.

9. *Les thèmes du discours analytique*

Se fondant sur le fait que le nœud est écriture du réel, Lacan s'est efforcé d'articuler topologiquement son discours à partir de ce nœud⁴¹. Pour y parvenir il a eu recours à l'écriture du nœud non seulement pour

³⁸ J. Lacan, Séminaire XXII, *op. cit.*, le 11 février 1975.

³⁹ *Idem*, 17 décembre 1974.

⁴⁰ *Idem*, le 8 janvier 1975.

⁴¹ J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 477.

interroger « ce qui se squeeze » dans ce nœud mais également pour situer par rapport à cette écriture les divers thèmes du discours analytique :

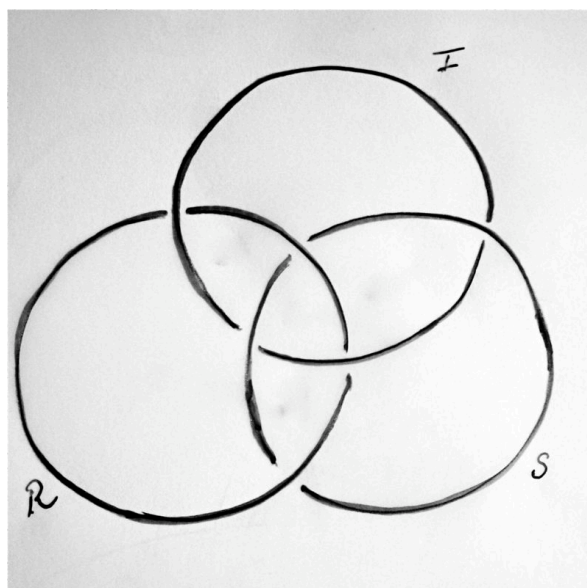
C'est à céder à cette duperie d'une écriture pour autant qu'elle est correcte, que peuvent se situer avec justesse les divers thèmes de ce qui surgit, surgit comme sens, justement, du discours analytique⁴².

Comment expliquer ceci.

J'ai rappelé au début de cet exposé que Lacan a eu recours dès 1953 aux trois catégories du réel, de l'imaginaire et du symbolique pour décrire la structure du langage et j'ai indiqué que cette description permettait de saisir dans l'interaction de ses trois termes les conditions d'émergence d'un être parlant. Je viens de montrer qu'un nœud borroméen fait de trois ronds consistants permet de rendre compte de l'Un que présuppose l'existence d'un tel être parlant. J'ai montré également que chacun de ces trois ronds correspond à l'épreuve d'un manque qui se spécifie de l'appartenance à l'une de ces trois catégories. J'en déduis qu'un nœud borroméen dont chacun des ronds donne consistance à ce qui spécifie le sens de l'une de ces trois catégories rend lisible la façon dont les trois se conjuguent pour déterminer l'émergence d'un être parlant. Lacan a lui-même énoncé de différentes façons ce qui peut être le résultat d'une telle lecture. Ainsi dans la conférence « La troisième » au moment où il indique que le corps de l'être parlant, en tant qu'il s'éprouve à partir de l'imaginaire (I), se noue au réel dont ce corps « se jouit » (R) par le moyen de la lalangue qu'il parle (S)⁴³. Le nœud borroméen des trois catégories réel, imaginaire, symbolique (voir ci-dessous) permet alors de saisir le fait que la lalangue civilise la jouissance et la porte à « son effet développé, celui par lequel le corps jouit d'objet », dont le premier est l'objet petit *a*.

⁴² Voir J. Lacan, Séminaire XXI, *op. cit.*, le 8 janvier 1975.

⁴³ Voir à ce propos J. Lacan, « La troisième », inédit.



C'est cette écriture du nœud des trois catégories qui va permettre de situer dans l'espace qui se trouve autour des trois ronds consistants ce qui ek-siste au « point que nous sommes » en tant que sujet de ce que squeeze ce nœud.

Lacan explique ceci de la façon suivante. Tout d'abord l'ek-sistence se trouve en elle-même conditionnée par la triplicité de l'Un, elle ne se confond pas avec cette triplicité mais elle s'y trouve « troisée » :

Si quelque chose ek-siste à quelque chose, c'est très précisément de n'y être pas couplé, d'en être troisé, [...] ⁴⁴.

L'ek-sistence se trouve donc conditionnée par le nœud, et plus précisément, il apparaît qu'elle se détermine ou se supporte à partir de ce qui fait trou dans chacun des trois ronds du nœud :

[...] l'ek-sistence comme telle se définit, se supporte de ce qui, dans chacun de ces termes, R.S.I., fait trou. Il y a dans chacun, quelque chose par quoi c'est du cercle — d'une circularité fondamentale — qu'il se définit, et ce quelque chose est ce qui est à nommer ⁴⁵.

Il apparaît alors, plus précisément encore, que l'ek-sistence doit appartenir à l'espace qui se trouve autour des trois ronds noués.

En effet, cet espace est lui-même conditionné par l'ek-sistence du nœud, ses propriétés en tant qu'espace sont déterminées par le fait que le nœud tienne, il n'ek-sisterait pas si le nœud était rompu. Ce dont l'ek-

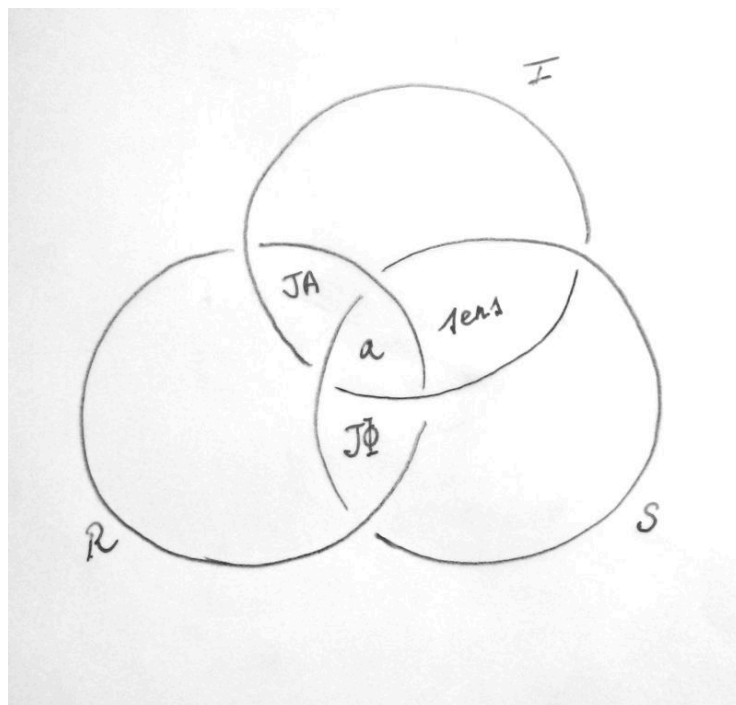
⁴⁴ J. Lacan, Séminaire XXI, *op. cit.*, le 19 mars 1974.

⁴⁵ J. Lacan, Séminaire XXII, *op. cit.*, le 17 décembre 1974.

sistence est conditionnée par le nœud n'aurait pas d'ek-sistence si le nœud ne tenait pas. C'est ce que Lacan formule en disant que ce qui ek-siste appartient à ce champ qui est supposé par la rupture. Et c'est ainsi qu'il situe au centre du tracé du nœud un petit *a*, indiquant que l'objet petit *a* est le premier objet qui s'offre à la jouissance du corps de l'être parlant du fait du nouage :

L'ex-sistence appartient à ce champ qui est, si je puis dire, supposé par la rupture elle-même et (que) c'est par là, c'est là dans, dans l'a... écrivez « la » : L apostrophe a ... que se joue, si l'on peut dire, le sort du nœud⁴⁶.

Dans la foulée, il y inscrit le sens et les deux jouissances.



L'année précédente, à la fin du Séminaire XXI, *Les non-dupes errent*, Lacan avait déjà situé les formules de la sexualité⁴⁷ dans l'espace qui se trouve autour des trois ronds consistants. Dans la suite du séminaire *RSI*, il y situe également les trois termes freudiens de l'inhibition, du symptôme et de l'angoisse. Par la suite il indiquera que cet espace qui tourne autour des trois ronds consistants est également l'espace où peuvent être situées 36 autres façons de se nouer :

⁴⁶ *Idem*, le 18 février 1975.

⁴⁷ *Idem*, les 14 et 21 mai 1974.

[...] tout ce pour quoi c'est fait, mon petit noeud là borroméen, [...] c'est pour vous montrer que l'existence, c'est de sa nature, ce qui ex-. Ce qui tourne autour du consistant mais ce qui fait intervalle, et qui, dans cet intervalle a 36 façons de se nouer, [...] ⁴⁸.

Le nœud borroméen fait de quatre ronds consistants que Lacan introduit en janvier 1975 appartient à ce champ d'ek-sistence. Et chacun sait que Lacan aura recours au quatrième rond pour situer par rapport à cette nouvelle écriture du nœud, la réalité psychique, le complexe d'Œdipe, le symptôme, le sinthome, et enfin le nom du père qui s'avèrera de ce fait être le père nommant, le père comme nom.

À mesure de l'avancée de ces séminaires dit borroméens, il apparaît de façon de plus en plus nette que Lacan s'appuie sur ce qui s'écrit de la topologie du nœud pour en déduire un dire qui peut intervenir aussi bien dans la pratique de la psychanalyse que dans le fait d'en rendre compte dans la communauté analytique ou a des fins de formations.

En même temps, différentes opérations qui s'expérimentent avec des bouts de cordes ou des dessins prennent valeur d'indiquer l'effectivité de ce qui se joue dans la clinique : il en va ainsi du tressage, du raboutage, de la bascule des ronds, des épissures, des sutures, des diverses mises en continuité, etc. Chacune de ces opérations se fonde sur les propriétés topologiques du nœud et sur les indications qu'elles apportent quant à ce qui se trouve dans le champ supposé de sa rupture. Elles peuvent être expérimentées par le maniement des nœuds faits en corde et elles peuvent être transcrites et présentées sous forme de traits écrits au tableau. Mais en même temps, lorsqu'elles sont articulées dans le discours de l'analyste, elles contribuent à soutenir le travail de l'analysant, à lui donner accès à la lecture de son texte inconscient, et à donner la possibilité à cet inconscient de s'ordonner en discours dans l'analyse.

Je n'irai pas plus loin aujourd'hui. J'ai voulu indiquer quelque chose de cette sorte de renouvellement qui se produit à partir de l'introduction du nœud borroméen. Il me semble que j'y serai parvenu si je suis arrivé à vous donner l'idée que Lacan, après avoir découvert que l'écriture du nœud constituait pour lui la meilleure idée sensible du réel s'est efforcé d'égaliser son dire à ce que comporte ce nœud ⁴⁹.

⁴⁸ *Idem*, 17 décembre 1975.

⁴⁹ J. Lacan, Séminaire XXI, *op. cit.*, le 8 janvier 1974.

La question que je voulais évoquer était celle de la part que pourrait prendre cette écriture du réel dans le mouvement de « réinvention » suscité par le *Collège pour la psychanalyse*.

Interventions-propositions du 19 mars 2016¹

Nomination réelle.

*L'a-troisième*² est issue, en 2011, par la voix de Jean Fortunato, de ce qu'on peut appeler une nomination réelle, qui venait nommer le réel en jeu dans le dénouage, en train de s'effectuer, du dispositif commun. Des travaux, des débats, des pistes de réflexion y ont pu voir le jour, rencontre après rencontre, sans doute orientés par ce réel : de l'école sans institution.

S'il me semble, depuis la rentrée d'octobre 2015, que les rencontres de *L'a-troisième* perdent de l'efficace, que s'y exténue la possibilité de penser jusqu'au simple bavardage, jusqu'au point de paraître se défaire, mon hypothèse est que le réel en jeu n'est plus le même. *L'a-troisième* ne peut plus prendre appui sur les effets d'un dénouage devenu caduc, encore moins sur les différents renouages qui se sont produits depuis cinq ans. Elle leur reste atopique. C'est cette atopie même qui implique un autre réel.

Reste qu'il est précieux d'avoir un lieu non institutionnel où parler de la passe, car le point de vue n'est pas le même que celui d'une institution, quelle qu'elle soit, école ou association. Un autre point de vue engage un autre savoir. On y voit concepts, signifiants et parcours de la passe sous un angle différent. Pourquoi ne pas reprendre le travail à partir du seul point de la passe que nous n'avons pas traité, soit la nomination ?

¹ Ces 5 textes ont été prononcés lors de la réunion de *L'a-troisième* le 19 mars 2016 et réécrits pour les *Carnets*

² Chaque auteur écrit *L'a-troisième* à son gré.

Jean Fortunato

ÉCRIRE DU COLLECTIF ?¹

Nous devons faire constat d'un point de butée.

Ce point de butée qui touche et traverse nos dernières rencontres de l'@ Troisième vaut pour réelle impasse de celle-ci.

Dès lors se pose la question :

En quoi en sommes-nous arrivés là ?

Les rencontres de l'@ Troisième fonctionnent depuis cinq ans.

Peut-être au-delà d'un « historique » de l'affaire qui reste à faire s'agit-il en ce moment critique de se demander si l'objet même de ces rencontres et de ce qui fait structure n'a pas changé de nature ?

Si le discours n'aura pas été modifié, n'aura pas basculé à notre insu ?

L'@ Troisième faut-il le rappeler est un effet de la passe plus précisément un effet d'un dispositif de passe de l'EpSF et de feu *la lettre lacanienne*, une école de la psychanalyse.

Effet d'un non-dit, d'un écart entre parole instituante et langue de bois, elle est d'abord et surtout une nomination.

Les rencontres qui auront soutenu cette nomination première se sont dans un premier temps adossées à un Collège de la passe « commune » orphelin de *la lettre lacanienne* (quelques-uns des membres de cette école auront fait résistance en demeurant dans le Collège malgré la suspension de sa participation puis le vote d'un moratoire de cette dernière).

À l'issue de ce Collège tumultueux et fécond, les rencontres de l'@ Troisième auront fait cavalier seul.

Aujourd'hui ce temps pour comprendre et l'espace qu'elles auront initié — un espace/temps non institutionnalisé qui a rejeté l'offre d'association — participant *de facto* d'une topologie inédite est-il révolu ?

La « panne » d'interventions est-elle symptôme d'une « fin de l'histoire » à l'instant où ceux qui l'auront posé s'inscrivent par ailleurs (l'importance de cet « ailleurs » n'est pas rien : elle réinterroge la question de l'extériorité propre à l'@ Troisième : nous y reviendrons) dans des écoles et autres associations ?

¹ Rencontres de L'@Troisième, Paris, 19 mars 2016.

C'est une issue possible si l'on opère une mise à plat de la logique de l'@ Troisième...

Mais par ce biais on ignore sa dimension « 3 D » !

Pour le dire autrement c'est une lecture qui se réduit à de l'imaginaire.

En cela une telle réponse est une impasse.

Le réel que j'évoquais au début de mon intervention est plus retors : S'offre à nous en ce temps sans doute décisif un choix qui vaut pour orientation :

Ce choix pose un point « rebelle », irréductible, qui fait butée à l'horizon comme a pu le dire Jacques Lacan dans la conclusion de son séminaire crucial sur les concepts fondamentaux de la psychanalyse — où j'avais en son temps lu une certaine logique du « hors des limites de la loi » à l'origine de l'@ Troisième — et toucherait à « l'horizon inhabité de l'être ».

Je l'entends dans notre contexte comme ce point qui fait nomination et dont l'enjeu ne se réduit pas à faire nom, à « nommer à » mais relève quelque part d'un « non » fondateur.

Nomination par qui le malheur sous forme de dissension voire de scission arrive :

Il faut avoir le courage voire la folie de relever ce défi.

Mais en ce point néanmoins il y a hiatus :

Travailler la nomination fait-il retour aux origines, aux sources de notre dite Troisième ?

Précisons :

Non pas tant pour écrire une « nouvelle passe » qui de ce point de vue ne serait guère qu'une lapalissade : glissement progressif vers l'imaginaire du groupe.

Plutôt interroger ce qui de la passe fait nécessairement extériorité au groupe même qui la pratique et ne veut rien en savoir : logique d'un démenti.

C'est-à-dire oui revenir à la source mais cette fois en tentant d'attraper cette question de l'extériorité dans laquelle nous sommes par un autre bout : celui du réel.

Les travaux topologiques de ces deux dernières années en dépit du fait qu'ils en auront rebuté plus d'un s'avèrent dans l'après-coup nécessaires.

Nécessaires mais sans doute pas suffisants c'est le cas de le dire.

Ils auront fait place nette à ce devant quoi nous ne pouvons plus reculer sauf à nous dissoudre.

C'est à ce point que nous sommes attendus, à ce point où la boucle se boucle dans un au-delà de l'identification au groupe.

Notre chance c'est que le « ne pas faire association » nous autorise à interroger ce qui de la passe aura provoqué rupture souvent fatale dans la logique des groupes qui l'auront mise en dispositifs.

Ce « réel » qui insiste nous met en demeure de savoir le contrer en posant une élaboration qui tend vers une invention (comme une fonction mathématique qui tend vers x).

L'effet de l'inédit de notre offre est ce qui fait notre style.

La réponse faut-il le préciser ne peut-être que collective et sur ce plan pose une écriture de celui-ci comme enjeu.

Parler de la passe sans être engagé dans un dispositif *ad hoc* (comme le soulignait Solal Rabinovitch) telle est notre chance :

À nous de savoir nous en saisir faute de quoi nous nous heurterons à un mur : celui de la défaillance symbolique (aucun relais, aucune transmission possible dans la responsabilité qui nous incombe).

La psychanalyse si elle est intransmissible n'empêche en rien qu'elle puisse passer ...

La question à venir doit donc tourner non pas tant autour des « petits autres » qui vireraient illico au narcissisme des petites différences — poison mortel pour le groupe — mais autour de ce qui nomme notre travail ou plus précisément ce qui s'en déduit d'une nomination.

La particularité de l'@ Troisième étant que ce qu'elle interroge, l'interroge dans sa structure même, dans son organisation, dans son corps.

Il y aurait donc dans ce nouage inédit matière à invention pour peu que nous sachions nommer la « non-dite » chose.

L'effet de dispersion de l'École de Lacan au sens large (E) auquel le dispositif commun aura été une réponse (comme le dit Gilbert Hubé) doit pouvoir s'entendre avec de nouveaux signifiants qui se posent depuis le rapport à la psychanalyse de chacun relevant d'une Autre écriture : (e).

Je propose donc afin de situer une nouvelle approche ceci :

L'@ Troisième est la coupure même qu'elle incarne à son corps défendant.

Et je conclurais par cette citation de Lacan puisée dans le texte de ma collègue Fanny Émilie Jeandel qui aura traversé mon propre texte en le... recoupant :

« La psychanalyse imagine ce qui du réel peut se symboliser »

(Merci à Solal Rabinovitch de m'avoir précisé le contexte :
Conférence SIR de 1953.)

Fanny Émilie Jeandel

2014-2016, *L'a-troisième*, un trajet¹

Depuis les interventions de Christian Centner et Gilbert Hubé du 30 mai 2015 les échanges des rencontres de *L'a-troisième* ont porté tout d'abord sur le groupe et après les attentats du 13 novembre 2015 dont le réel a affecté aussi bien les participants que le lieu de travail que constitue *L'a-troisième*, le constat a été fait de l'absence de production écrite et d'une dérive imaginaire des échanges².

Ainsi, si fin 2014 les participants de *L'a-troisième* avaient pu faire écho d'une trop grande prégnance du symbolique avec les développements par trop théoriques — qualifiés d'ardus — sur les nœuds, fin 2015 c'est une dérive semble-t-il imaginaire qui aura fait réagir l'assistance.

Prendre en compte l'apport de Lacan nous incite à considérer que chaque dit-mension Réel, Symbolique et Imaginaire est équivalente à l'autre et donc à tirer autrement les fils qui nous mènent afin de poursuivre le travail.

Christian Centner dans son intervention du 30 mai 2015 évoque le passage du séminaire VIII où Lacan indique que l'analyste « fait partie d'un groupe », qu' « il n'est pas le seul analyste ». Lacan y rappelle que : « néanmoins le discours psychanalytique (c'est mon frayage) est justement celui qui peut fonder un lien social nettoyé d'aucune nécessité du groupe ».

On a pu constater que ce signifiant de groupe ne recouvre pas le même signifié au cours de l'enseignement de Lacan. Du groupe de type lewinien, régi par l'identification à l'idéal de la *Massenpsychologie*, au groupe horizontal³ qui donnera à Lacan l'idée du cartel⁴ orienté autour d'une élaboration de Lacan sur les ensembles⁵ et le groupe mathématique⁶,

¹ Intervention lors des rencontres de *L'a-Troisième* le 19 mars 2016 et réécrite le 7 avril 2016.

² Soit un parcours entre 2014 et 2015 de S à R et I.

³ « La psychiatrie anglaise et la guerre – Lacan », *L'évolution psychiatrique*, 1947, fascicule III, pp. 293-312.

⁴ Cartel où l'identification à un point du groupe (-1) se fera par l'invention dudit +1.

⁵ « L'analyste peut-il être considéré comme un élément ? Est-ce qu'il fait, autrement dit, "ensemble" ? Faire "ensemble", c'est quelque chose que j'essaierai de vous expliquer,

c'est à un parcours autour du signifiant « groupe » et de ses signifiés auquel Lacan nous aura invité autour des différentes *façons* de faire groupe, de nouer autrement.

Au cours de nos échanges, « petit a », point de singularité, a pu apparaître comme le point de branchement au sens mathématique, entre les différentes écritures des mathèmes des 4 discours aux tableaux de la sexualité puis aux nœuds, à savoir le passage d'une modalité à une autre au moyen d'un point de singularité et ce dans un espace de type mœbien.

Suivre le trajet de « a » au fil des signifiants mathématiques est ce à quoi procède Lacan dans *RSI* passant de la notion de groupe comme groupe social à celle d'ensemble⁷ puis revenant au groupe avec le nouveau sens de groupe fondamental mathématique, à partir duquel il viendra interroger la nomination de l'imaginaire, du réel et du symbolique.

L'horizon de l'interrogation que nous avons portée sur le groupe semble donc être la nomination, les nominations, et une question à suivre peut être désormais...

Par ailleurs, le signifiant « autre » nous aura aussi mis au travail en 2015.

Y a-t-il une autre façon de grouper, de nouer, de faire tenir ensemble, de faire exister un lien social en cohérence avec le discours analytique au-delà des 2 de l'analyse en intension, à 3 et plus dans l'extension ?

Christian Centner nous a rappelé avec cette citation de Lacan que « se nouer autrement c'est ce en quoi l'analyse opère⁸ » et en déduit que « le fait de se nouer autrement dans ce cas donne consistance à ce qui s'effectue dans une passe ». Il évoque alors comment Lacan situe le domaine où il ne peut inventer et attend une invention du groupe, « parce qu'un groupe c'est réel ».

ce n'est pas faire syndicat. Ce sont deux termes différents. Faire ensemble, ça peut vouloir dire, ça veut dire : pouvoir faire "*série*". Et ce sur quoi je m'interroge, c'est : où cette série s'arrête ? », Lacan, *RSI*, 19 novembre 1974, inédit.

⁶ « Nous définissons le nœud par quelque chose qui s'appelle le *groupe fondamental*, et qui comporte un nombre — un nombre qui diffère selon les nœuds — un nombre de trajets qui seront nécessaires pour indiquer sa structure », Lacan, *RSI*, 13 mai 1975, inédit

⁷ *Ibidem*, 19 novembre 1975.

⁸ *Ibidem*, 14 janvier 1975.

Plusieurs séances de *L'a-troisième* ont été consacrées à cette interrogation sur l'invention qui serait à produire, lettre à écrire, nouvelle écriture... le lieu de *L'a-troisième* serait-il de par sa structure constitutive le lieu privilégié de cette invention ? Ou encore... cette invention est-elle découverte d'un déjà là n'ayant pas encore atteint une visibilité propre à nous la faire repérer, sentir ? Dans ce cas quelle est-elle ?

Lors des deux dernières rencontres il nous a semblé avoir buté sur cette attente, cet espoir délitant le désir chez les participants d'y être encore, laissant envisager une fin des rencontres, un épuisement, une dérive vers l'opinion. De la dimension de « séminaire théorique » qui aura été crainte fin 2014, on sera passé à la crainte d'une dérive vers « un café-psychoanalyse » ...

Cependant, ce n'est pas à vouloir inventer qu'on invente.

Vouloir inventer n'est pas inventer. Comme désirer savoir n'a pas de commune mesure avec le désir de plus-en-savoir⁹.

Ce désir de plus-en-savoir, Lacan le situera comme étant celui des mathématiciens, « les mordus, les vrais », dans leur communauté au XVIII^e siècle dont l'exemple serait, d'après lui, à suivre par la communauté des analystes.

Serait-ce là l'exemple à suivre aussi pour les rencontres de *L'a-troisième* ?

Ainsi, parer à l'épuisement des échanges, prendre acte d'une butée et poursuivre afin de plus-en-savoir nous aura fait reprendre autrement le questionnement.

Dans la Séance du 11/02/75, Lacan indique :

Je fais retourner ici l'Imaginaire à son accent de sens. La consistance pour le parlêtre, pour l'être-parlant, c'est ce qui se fabrique et qui s'invente. Dans l'occasion, c'est le nœud en tant qu'on l'a tressé.

[...] Je dis que l'effet de sens ex-siste, et qu'en ceci il est Réel. Ce n'est pas de l'apologétique, c'est de la consistance, de la consistance

⁹ Dans la séance du 9 avril 1974 Lacan évoque l'invention mathématique. « je voudrais voir se reproduire, n'est-ce pas, sous la forme de psychanalystes, je voudrais s'y voir reproduire cette espèce de république qui faisait que Pascal correspondait avec Fermat, avec Roberval, avec Carvacì, avec des tas de gens qui étaient tous entre eux [...] on ne sait pas quoi s'était produit qui faisait qu'il y avait des gens qui, désiraient PLUS en Savoir à propos de ces choses invraisemblables qui se dessinent comme ça, une cycloïde, une roulette qui tourne autour d'une autre [...] je ne sais pas ce que ça donne, ça donne comme ça [...] qui leur faisait leur réputation strictement entre eux. »

Imaginaire sans doute, mais il semble qu'il y ait tout un domaine usuel de la fonction Imaginaire, qui elle, dure, et qui se tienne¹⁰.

Il me semble qu'à cela il nous faudrait porter attention.

Retourner au nœud, à l'invention du groupe, du réel du groupe, à ce qui viendrait faire consistance¹¹ « dans la relation entre l'analyste qui s'autorise et les autres analystes » serait-il partir de là où il nous a semblé venir achopper lors de notre dernière rencontre : l'imaginaire.

Gilbert Hubé dans son texte relatif à son intervention du 30 mai 2015, évoquant ce point d'impossible entre « l'un et l'autre », posait l'hypothèse suivante :

[...] l'ensemble de la procédure de la passe est la condition de la présentification de la division qui affecte quiconque est engagé dans la psychanalyse ; elle est celle qui sépare l'analysant et l'analyste, de la tâche de l'un à l'acte de l'autre ; cette division est aussi celle d'une école entre l'un seul de l'analyste dans la pratique et le pas un seul de sa réalité sociale et devant le savoir ; ou encore l'impossible de l'analyste en tant qu'il n'est pas le seul et l'impossible de tout les analystes en tant qu'il ne repose sur aucune existence.

Jean Fortunato nous a souvent souligné que se heurter à cet impossible ne peut que produire la dissolution du groupe, de *L'a-troisième*, qui à se confronter à sa propre division ne pourra alors qu'avoir été.

Poursuivre pour plus-en-savoir aura-t-il donc nécessité ce détour par la consistance, par l'imaginaire, par une autre forme, un autre sens de autre, un nouer *autrement* ?

Ainsi, cette question de l'autre dans « l'analyste ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres » a aussi été travaillée l'an dernier. La remarque d'Annie Tardits¹² indiquant que ces *quelques autres* n'étaient pas nécessairement des analystes, aura ouvert un nouveau sens, un autre sens pour « autre ».

¹⁰ J. Lacan, *RSI*, 11 février 1975, inédit.

¹¹ « Il est assez curieux, si nous voulons donner quelque support à ce que nous avançons, que ceci précisément nous force à ne pas mettre le Réel dans la consistance. Et la consistance — pour la désigner par son nom, je veux dire par sa correspondance — la consistance, je dirais, est de l'ordre Imaginaire. Ce qui se démontre — ce qui se démontre longuement dans toute l'histoire humaine, et qui doit nous inspirer une singulière prudence — est que beaucoup de la consistance, toute la consistance qui a déjà fait ses preuves, est pure imagination ». Lacan *RSI* 11 février 1975.

¹² Remarques mentionnées dans l'intervention du 30 mai /2015 de Christian Centner.

Le « bouger » imaginaire, au niveau du sens a ouvert à une autre lecture, de ce qui s'écrit comme « autre ».

De même c'est à la transformation, à l'inauguration d'un autre sens de « L'Analyste de l'École » que Lacan invite lors de la mise en place de la passe dans son École :

Au Congrès de la Grande Motte il dit :

La passe en effet permet à quelqu'un qui pense qu'il peut être analyste, à quelqu'un qui est près de s'y autoriser, si même il ne s'y est pas déjà autorisé lui-même, de communiquer ce qui l'a fait se décider, ce qui l'a fait s'autoriser ainsi, et s'engager dans un discours dont il n'est certainement pas facile d'être le support, il me semble.

Qu'est-ce qu'il en a résulté ?

Il en a résulté, puisque ma proposition **a pris cette forme**, que c'est bien en effet le jury d'agrément qui a eu, en s'agrégeant ce nouveau membre, à faire changer de sens le terme : ANALYSTE DE L'ÉCOLE¹³.

Lacan parle ici d'*agrégation* concernant l'AE nommé qui vient s'agréger aux autres AE du jury d'*agrément* et non de groupe, regroupement, rassemblement.

On notera que le groupe s'il implique une nodalité entre les éléments du groupe, la suppose entre des éléments ayant un point commun (nœud à 3).

L'agrégat suppose, lui, des éléments hétérogènes, juxtaposés.

Ces éléments juxtaposés, hétérogènes forment cependant un ensemble cohérent voire compact qui rejoint ici la définition du nœud à 4.

Se nouer autrement aura été un effet de la transformation du sens de Analyste de l'École par agrégation de personnes réelles étant passées par l'expérience avec d'autres également nommées Analyste de l'École issues « d'un mode de sélection autre ».

Aux abords des butées de nos échanges, se sera ainsi dessinée la transformation du sens du « groupe », des « autres aussi », de « Analyste de l'École », du nouage autour d'un objet commun qui fait groupe à l'agrégat d'éléments juxtaposés reliés ensemble borroméennement. La question

¹³ *Lettres de L'EFPP*, n° 15, séance plénière du 3 novembre 1973, Congrès de la Grande Motte, trouvable sur internet :

http://ecole-lacanienne.net/wp-content/uploads/2016/04/18_n-15-5-seance-pleniere-du-samedi-3-11-1973-pm-1.pdf

posée étant celle de ce qui vient à nouer, faire tenir ensemble, cet agrégat d'éléments juxtaposés.

Poursuivre notre travail par un questionnement sur le nœud à 4 et la nomination, le nom Analyste de l'École, « drôle de nom¹⁴ » comme le rappelle Annie Tardits me semble apparaître comme une nécessité logique au regard du trajet, de l'orientation jusqu'alors suivie dans les rencontres de *L'a-troisième* passant dans un pas de plus de la succession SRI (questionnement sur les mathèmes/nœud – réel/ effraction des attentats – imaginaire) à IRS (butée imaginaire, impossible du groupe, nomination) soit la structure du discours analytique suivant la mathématique dans sa *liecture* nodale lévogyre — la psychanalyse imagine ce qui du réel peut se symboliser¹⁵ — pour passer avec un pas de plus à SIR soit Symboliser l'imaginaire du réel, « ce à quoi nous conduit la considération de l'inconscient ».

Est-ce que « s'apercevoir de ce qu'il y a de réel dans le Symbolique », « là où se dessinerait un nouveau passage », est-ce que ce pas, ce passage a rapport avec la passe, l'acte de la nomination dans la passe ?

On peut peut-être alors donner suite à nos échanges en nous interrogeant comme Lacan : « [...] de quelle nomination s'agit-il [...] ? C'est bien en effet une question à quoi il vaut qu'on s'arrête un peu, parce que cela relève de sens qui, dans chaque cas, est un sens différent¹⁶ ».

Enfin, le réel des corps vivants d'analystes, des parlêtres jouissants, venant à se poser ensemble dans un même lieu pour discourir,

¹⁴ A. Tardits, « Analyste de l'École ? Quel drôle de nom ! Pourquoi pas... », *La passe aujourd'hui*, Colloque 6 et 7 octobre 2007, EPSF-La lettre lacanienne une école pour la psychanalyse.

¹⁵ « Eh bien, ce qui réalise le *Symbolique de l'Imaginaire*, qu'est-ce que c'est d'autre que *la religion* ? *Rata* pour moi ! Ce qui réalise, en termes propres, le *Symbolique de l'Imaginaire*, c'est bien ce qui fait que *la religion* n'est pas près de finir. Et ça nous met, nous analystes, du même côté, du côté *lévogyre*, par quoi *imaginant ce qu'il s'agit de faire, imaginant le Réel du Symbolique*, notre premier pas, fait depuis longtemps, c'est la mathématique, et le dernier c'est ce à quoi nous conduit la considération de l'inconscient, pour autant que c'est de là que se fraye — je le professe depuis toujours — c'est de là que se fraye la linguistique. C'est-à-dire que c'est à étendre le procédé mathématique qui consiste à s'apercevoir de ce qu'il y a de Réel dans le Symbolique, que c'est par là qu'est pour nous dessiné un nouveau passage. » J. Lacan, *Les non dupes errant*, 13 novembre 1973.

¹⁶ J. Lacan, *RSI*, leçon du 13 mai 75.

dans un certain sens de lecture du nœud, vient à interroger ce qui fait tenir ensemble, ou pas-ensemble, ces corps vivants agrégés en ce lieu.

Je propose donc que réinterroger le rapport ou non rapport entre pas-ensemble/ensemble de corps vivants se réclamant du discours de la psychanalyse et les jouissances — la ou les nominations — le sinthome pourrait aussi être un bord à tenir pour donner suite à nos rencontres.

Pour conclure deux citations :

Lire autrement, nouer autrement : « “Lier” et “lire” c’est les mêmes lettres, faites-y attention¹⁷. »

La porte unique est unique et notre corps est seul, en elle, l’entrouvrant.

C’est la porte sexuelle par laquelle on naît seul.

Sophocle : pauvres générations de mortels, il n’y a entre chacun et chacun, qu’un néant.

Aucune cité ne peut s’ériger comme un rempart contre la mort.

Aucune armée, aussi nombreuse qu’elle soit ne peut vous défendre contre elle.

La dîme qu’on acquitte est la mort solitaire.

Elle est plus solitaire encore que les noms propres qui distinguent les individus les uns des autres.

La solitude est l’ultime passe.

Car les noms propres qui nous désignent individuellement ont été repris un à un sur les lèvres d’un mort.

Et ainsi chacun entre seul par la porte ou l’autre a disparu. [...]

Seul on lit, seul à seul, avec un autre qui n’est pas là.

Cet autre qui n’est pas là ne répond pas, et cependant il répond.

Il ne prend pas la parole, et cependant une voix silencieuse particulière, si singulière, s’élève entre les lignes qui couvrent les pages des livres sans qu’elle sonne.

Tous ceux qui lisent sont seuls dans le monde avec leur unique exemplaire. Ils forment la communauté mystérieuse des lecteurs.

C’est une compagnie de solitaires comme on dit des sangliers dans l’ombre touffue des arbres¹⁸ ».

¹⁷ J. Lacan, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, Leçon du 15 mai 73.

¹⁸ P. Quignard, *Sur l’idée d’une communauté de solitaires*, Paris, Arléa, 2015.

Gilbert Hubé

L'a-troisième est la nomination, en 2011, d'un réel issu de l'expérience commune d'un dispositif de passe unique faite par deux écoles. Ce réel est apparu comme troisième coinçant les représentations et les symbolisations mises en œuvre pendant plus de 10 ans. Je le formule ainsi : la passe n'est pas tout institutionnelle.¹

C'est ce savoir qui a été nommé *a-troisième* quand une école a abandonné le dispositif commun et que le Collège commun de la passe, maintenu, a tenté de répondre à ce retrait comme une instance institutionnelle. Au long de nos rencontres, nous avons tenté de comprendre notre parcours et d'élaborer ses implications avec la procédure de la passe. Nous en avons tiré un certain enseignement, un savoir différent de celui qui prévalait pour les initiateurs de l'expérience, mais qui, comme tel, est lui-même marqué d'une nouvelle limite, non explorée. Le désir d'en savoir plus peut dès lors, faire nécessité de poursuivre et encore nommer *a-troisième* le lieu même de notre travail.

Quel savoir nouveau ? Pour le repérer, il m'a semblé utile d'aller à la rencontre d'un savoir antérieur, précisément celui qui, au moment où des contacts avaient lieu entre Apep (Association Pour une École de la Psychanalyse) et EpSF (École de psychanalyse Sigmund Freud) et d'autres en vue d'un dispositif de passe, avait aussi un lieu hors institution, je veux dire « l'apparition » de la revue *Essaim*² au printemps 1998, revue dont le comité de rédaction était constitué de Brigitte Lemérier, Erik Porge et Françoise Samson. Elle s'adressait « à une communauté issue de l'enseignement de Lacan au-delà de la dispersion, laquelle pouvait être considérée “comme réponse à l'impossible du groupe analytique”. » Nous verrons que nous ne sommes plus face au même impossible, que c'est sur ce réel que quelque savoir a été gagné.

¹ Une question pertinente est posée par le secrétariat aux Carnets : faut-il écrire : la passe *est pas tout* ou elle *n'est pas toute* ? En toute rigueur la négation lacanienne *pas tout* implique l'écriture du *tout*. Elle est absente de ce texte. Nous pouvons considérer la question comme ponctuation d'une réflexion à poursuivre.

² *Essaim*, Ramonville Saint-Agne, Érès 1998, Présentation.

Je vais évoquer ici quatre articles de ce premier numéro qui traitent des questions qui sont aussi les nôtres depuis 2011. Les réponses d'alors ont structuré l'expérience du dispositif commun, nous verrons en quoi celles qui sont issues de nos travaux après l'échouage de la passe commune en diffèrent.

Le premier de ces articles est celui d'Erik Porge. Il constitue un programme et propose un nouage de plusieurs écoles par la passe ; il est intitulé *Dispersion et rassemblements des analystes*³ qui sont « deux faces d'un même phénomène » ayant donc « quelque chose qui ferait leur commun ». L'auteur propose de « cerner les traits qui, dans la doctrine lacanienne, font le bord d'un trou... » et de viser « la réalisation d'une procédure de passe commune à plusieurs institutions ». Deux formes du nœud borroméen pourraient y donner consistance, dit-il, le nœud généralisé (c'est-à-dire à 4 ronds et plus, où l'un en moins ne rompt pas le nœud) et le peignage du nœud dans lequel il y a une partie borroméenne dans une chaîne qui elle ne l'est pas. L'hypothèse centrale de l'article considère la séparation de Lacan de l'IPA comme « quelque chose d'originale » se répétant dans la pulsation dispersion/rassemblément et qu'une expérience nouvelle pourrait contrer. C'est la base, le savoir de cette génération.

Aujourd'hui, en considération de nos travaux, il me semble que le point inaugural de ces mouvements est plutôt l'instauration de la passe en 1969. Un grand nombre des contributions à *l'a-troisième* se soutient plus précisément de l'hétérogénéité entre le « lui-même » de l'analyste, seul support de l'autorisation que se donne le psychanalyste, et toute identification des autres, implicites dans cette autorisation, avec les membres des groupes constitués.

Et par ailleurs, tout notre parcours est marqué dès le début, je l'ai dit, de l'absence de cette intention institutionnelle et de la recherche de cohérence avec quelque rassemblement auquel nous pouvons appartenir par ailleurs.

L'article de Brigitte Lemérier, *Mathésis manquée et communauté analytique*⁴, met en relief la fonction de +1 que remplit la mathématique pour les mathématiciens et qui manque aux psychanalystes. Pour eux, cette fonction est remplie par la nomination. Par la fonction du nom, le groupe analytique se distingue par opposition à l'anonymat de la communauté

³ *Ibidem*, p7.

⁴ *Ibidem*, p.127.

religieuse qui repose au contraire sur l'anonymat. Mais aussitôt, elle l'inscrit comme allant de soi dans l'organisation en cartels qui apparaît comme le mode d'organisation collective échappant à une logique de la *Massen-psychologie*.

Ce sont là deux articles, en tant que réponses à la question inaugurale, constituant le socle de l'expérience commune. Au cours de nos échanges nous avons pu mettre à jour que cette organisation elle-même ne permettait pas l'intégration du réel de la passe qui s'avère dans la nomination Analyste de l'École, A.E. et qu'elle n'avait pu contrer ses effets de dispersion, au contraire à terme la passe se résout ou se dissout dans l'École.

Les deux articles suivants interrogent ; ils questionnent leurs contemporains et nous sont encore adressés. Ils témoignent, après coup, de ce qui a été oublié dans l'expérience du dispositif commun et peuvent nous rendre attentifs à nos propres achoppements.

Celui de Solal Rabinovitch, *En passer par les signifiants de Lacan*⁵ consonne avec les exposés de nos rencontres de 2015. Lorsqu'elle affirme que « le savoir d'une génération sur ce qui l'a fabriqué est équivalent au réel de sa position dans le mouvement analytique », n'invite-t-elle pas à cette lecture de l'expérience du dispositif commun que nous avons réalisée ? Nous avons pu dire que par le dispositif commun et l'expérience de *l'a-troisième*, nous (notre génération) avons acquis un savoir nouveau. D'une part sur les autres en tant qu'ils ne peuvent être réduits aux membres des écoles et d'autre part avec ce quelque chose su et écarté que nous rencontrons ici depuis presque un an, depuis la tentative d'insérer le tétraèdre des discours, la dualité des colonnes des quanteurs de la sexualité dans le nœud borroméen. Cela nous pouvons l'identifier dans cette distinction que fait l'auteur entre le réel de l'autorisation du psychanalyste en tant qu'elle est de l'ordre de l'énonciation : « un pur et simple trou » autour duquel chacun comme autre de l'énonciation, forme agrégat et ce qui se constitue d'un réel refusé et transcrit comme point de doctrine organisateur.

Nous avons sans doute échoué sur cet écueil, à la fois reconnu et aussitôt recouvert du démenti, lorsque nous nous sommes engagés dans la recherche d'une invention, une lettre pouvant s'inscrire comme doctrine, ou

⁵ *Ibidem*, p. 15.

autrement dit d'une forme qui ferait joint de l'énonciation d'un et de l'identification de tous.

Ainsi ce texte, comme le suivant, met en relief, à la veille de la mise en place du dispositif commun comme au bout d'un certain cheminement de nos élaborations ce qui a été négligé, négligemment dédié aux jours à venir, ce qui ne cesse donc d'être repoussé, à savoir la prise en compte de la nomination comme nommant « à la fois la destitution subjective et l'institution d'un désir » inédit.

Annie Tardits dans le texte, *Communauté d'expérience, communauté de savoir*⁶, note que vouloir sortir ce désir de l'ombre « exige la rencontre du plus valable d'une expérience personnelle avec ceux qui la sommeront de s'avouer, la tenant pour un bien commun ». Mais surtout elle donne une indication pour franchir cette limite que nous avons rencontrée ; elle fait l'hypothèse que les signifiants par lesquels il faut passer, toujours peu ou prou inscrits dans le marbre institutionnel, la nomination peut peut-être permettre de s'en passer en s'en servant. Elle illustre cette hypothèse par l'exemple de Lacan qui ne citant jamais Georges Bataille dont il s'est assurément servi, a été l'un des premiers (avec Marguerite Duras) à le nommer comme auteur, à le nommer comme s'autorisant.

Encore faut-il aborder la question : comment « la nomination de l'analyste interroge (-t-elle) l'acte de nomination » ; qu'est-ce que l'acte de nomination lorsqu'il s'agit de la nomination du désir qui franchit la passe ?

Pour penser et instituer une école de la psychanalyse... il y a certes deux dispositifs, le cartel et la passe, mais ils sont en même temps ce qui, d'être à l'œuvre et en œuvre, permet de surseoir à interroger la nomination. Elle semble pourtant constituer le troisième terme entre l'un qui s'engage dans la passe et tous les autres avec lesquels le désir de l'analyste fera raccord sans les identifier pour autant. La passe n'est pas tout institutionnelle ; elle excède ce qui est forme, comme un corps, entre la foule et le nombre, par la nomination, elle fait raccord entre le désir d'individu, un *un seul*, et le groupe, un certain nombre. Il s'agit alors de savoir ce qu'elle est. Elle qui fait que le groupe est agrégat d'individus comme sujets nommés et que le groupe lui-même n'est pas quelconque, il est d'analystes, fusse-t-il composé de psychanalystes et de non-analystes.

⁶ *Ibidem*, p. 85.

Christian Centner

Au cours de cette rencontre, il a été notamment question de panne, de point de butée, d'écueil et de café psychanalyse... Il me semble que cette rencontre a été également le moment d'une scansion significative et d'une relance possible.

Il y a cinq ans, l'offre que constituait la déclaration de l'imminence de *L'a-troisième* par Jean Fortunato m'est apparue comme une possibilité de mise au travail et d'échange à propos d'un ensemble de questions qui portaient sur ce qui a été appelé la différence entre l'École (grand E) et l'école (petit e). « Aucune École n'épuise la question de l'école » est-il indiqué dans le texte de présentation de l'EpSF. À partir de la fin du dispositif commun de passe entre l'EpSF et *la lettre lacanienne*, la transcription de cette phrase dans ce texte ne me paraissait plus suffire à contenir l'insistance des questions qu'elle soulevait : il importait de la mettre au travail. Dans ce contexte, la position d'extériorité dans laquelle se situait d'emblée *L'a-troisième* offrait la possibilité d'une élaboration indépendante des différends institutionnels au-delà desquels ces questions étaient demeurées pratiquement insaisissables.

Cinq ans plus tard, alors que nous en sommes à déplorer la panne ou la dérive imaginaire qui a marqué nos deux dernières rencontres, et alors même que nous devons prendre acte de ce que le réel qui se présente aujourd'hui n'est plus celui auquel nous étions confrontés il y a cinq ans, j'ai été surpris de voir réapparaître dans nos échanges, les fils d'une élaboration qui replace cette relation entre École et école au premier plan de nos préoccupations. C'est ainsi que la formule lancée par Gilbert Hubé et selon laquelle « la passe n'est pas toute institutionnelle » me paraît la réintroduire dans le contexte des travaux et échanges qui semblent s'orienter actuellement vers la question de la nomination.

Reste à savoir si les fils de ces questions s'entrecroiseront à nouveau, au-delà du moment de scansion que cette dernière rencontre aura marqué.

Les maladies de l'idéal

Michèle Daufresne

Ce qui cause mon tourment !¹

Les maladies de l'Idéal dans la clinique psychanalytique

Mon objet de travail va être de dégager les différentes instances de l'appareil psychique en jeu dans la construction de l'Idéal, dans la singularité qui se dévoile dans ma praxis quotidienne.

Recherche non exhaustive des points concernés — ayant pour point d'appui les enseignements de Freud et de Lacan ainsi que divers travaux de bien d'autres psychanalystes.

Face à ce sujet, s'impose pour moi la nécessité de dégager — sous la houlette des instruments de la psychanalyse — des mobiles de la condition humaine concernant la construction de l'Idéal, son bâti, ses excès, ses symptômes à lire, à mettre à l'ouvrage, à déchiffrer.

« Je professe pour ma part, un Idéal élevé, dont les Idéaux, qui me sont connus s'écartent d'une manière des plus affligeantes [...] »². Ainsi s'exprime Freud le 9 octobre 1918.

« C'est trop demander à l'analyse que de vouloir qu'elle réalise les Idéaux les plus chers de chacun³. »

Alors quel est le champ de cet Idéal ? Comment se met-il en place ? Comment le définir ? Que représente-t-il au sein de la structure psychique ?

Le vocabulaire de Lalande (*Dictionnaire de philosophie*) donne cette définition en 1926 :

L'Idéal serait ce qui donne une parfaite satisfaction à l'intelligence et aux sentiments humains, quelques fois par suite, cette intelligence, ces sentiments en tant que leur mouvement, leur effort se définissent par avance, déterminant virtuellement cette perfection. L'Idéal est ce que l'on se propose comme type parfait, comme modèle dans un certain ordre de pensée et d'action. Idéal comme menant vers un sens à donner,

¹ Texte prononcé au Havre le 5 Décembre 2015 dans le cadre d'un après midi clinique de l'EpSF « Les maladies de l'Idéal ».

² S. Freud, « Lettre au Pasteur Pfister », Paris, Gallimard, p. 103.

³ S. Freud, « Lettre à Putnam ».

un désir, le Tout vers une idée totalisante (intérêts esthétiques, moraux, intellectuels, en tant qu'ils s'opposent à ceux de la vie matérielle.

Ainsi, l'Idéal visant le mieux, le plus, rechercherait la perfection permettant au sujet de croire avec conviction. Cependant ne serait-il pas aux prises avec une menace, celle du danger de son effondrement — du danger de sa révélation — son illusion ?

Au-delà de l'Idéal se découvre un certain effet — celui de l'idéalisation — pouvant se déployer dans des catégories (celles du Bien, du Beau, du Vrai).

Alors, qu'est-ce que l'idéalisation ? Dans le *Vocabulaire de la psychanalyse* il est écrit :

Processus psychique par lequel les qualités et la valeur de l'objet sont portées à la perfection. L'identification à l'objet idéalisé contribue à la formation, à l'enrichissement des instances dites idéales de la personne (moi idéal, idéal du moi).

Puis les auteurs précisent :

L'idéalisation à l'égard des parents fait partie de la constitution, au sein du sujet, des instances idéales, mais n'est pas synonyme de la formation des Idéaux de la personne⁴.

Ainsi dégageons, dans les premiers temps de la vie de l'enfant, de notre vie et condition humaine, ce qui pourra créer ces différentes instances relatives à l'Idéal, leur source et leur nécessité.

Dans l'œuvre de Freud, le terme d'Idéal apparaît avec l'article « Introduction au narcissisme » (1910) : l'Idéal-du-Moi. Le statut de l'Idéal est à resituer dans un mouvement de rupture en différents registres avec entre autre un nouveau point de vue du sujet dans ses rapports au désir avec le Réel. Jusque-là pour Freud l'objet libido s'imposait. Cet espace clinique se réorganise. Freud combat – Jung – Adler, défendant son orthodoxie en termes de libido « sa déesse offensée ». (*Lettre à Pfister*, 22 février 1911.) Jusqu'ici le point de vue narcissique n'était pas encore formalisé :

Je reconnais le pater à ceci : les exigences élevées, que pose l'hystérique amoureux, son humilité devant l'être aimé, son incapacité à se marier, à cause d'Idéaux inaccomplis. La raison en est bien sûr, la majesté du père qui s'abaisse au niveau de l'enfant⁵.

⁴ J. Laplanche, J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1976, p. 186.

⁵ S. Freud, *Lettre à Fließ*, « Lettre 119 - 24 janvier 1897 », Paris, PUF, 2006, p. 290.

-I -

Dans son texte l'*Entwurf, Esquisse d'une psychologie scientifique*, texte écrit suite à une rencontre avec Fließ — son ami et confrère — à Berlin en 1895, une phrase surprenante apparaît concernant le nourrisson.

Dans le paragraphe 11, intitulé « L'événement de satisfaction », il écrit :

Une levée de stimulation n'y est possible que par une intervention qui, à l'intérieur du corps, élimine pour un moment la déliaison de Qη. Cette intervention exige un changement dans le monde extérieur (apport de nourriture, proximité de l'objet sexuel) qui ne peut se produire, en tant qu'*action spécifique*, que par des chemins déterminés. L'organisme humain est d'abord incapable de mettre en œuvre l'action spécifique. Elle se produit par *aide étrangère*, quand par la décharge par voie de changement interne, l'attention d'un individu expérimenté [est] attirée sur l'état de l'enfant. Cette voie de décharge prend ainsi la fonction secondaire très importante de *l'entente* et la détresse initiale de l'être humain est *la source originare* de tous les *motifs moraux*⁶.

Freud rend compte de l'apprentissage du nouveau-né confronté à l'état de détresse *Hilflosigkeit*, celui-ci mettant en place différents processus sensoriels, cognitifs, affectifs avec son « entrée en scène ». Il insiste sur la dépendance entre l'expérience vécue du nouveau-né et les réactions spécifiques de « l'être proche » *Nebenmensch*. Une expérience posée avec une extériorité, débouchant sur une souffrance interprétée comme panne *Versagung* soumis à une traversée avec une recherche du degré zéro de l'excitation.

L'enfant se trouve confronté à la détresse *Hilflosigkeit*, ne pouvant s'orienter que vers des réactions de fuite, tentant d'y remédier afin d'obtenir un changement intérieur. Après cette tentative d'enfermement, l'entrée de l'aide extérieure, le *Nebenmensch* deviendra indispensable à ses besoins spécifiques. La voie de décharge prendra la fonction de se faire entendre, s'adresser à l'autre. Freud accorde toute son importance à ce mouvement.

Dans ce même texte, est évoqué alors un cri éveillant le souvenir de son propre « Crier », du même coup celui des événements de douleur. Premier cri fondateur. Confrontation au monde avec ses composantes de nutrition, de gestes, d'éthique — temps où s'inscrit un échange. Les missions du cri portent un effet de séparation, la place laissée vide par la

⁶ S. Freud, *Esquisse d'une psychologie, Entwurf einer Psychologie*, Toulouse, Érès, coll. Scripta, 2011, p. 57-59.

disparition du *Nebenmensch*, le souvenir d'objet concerné ; la reviviscence du vœu posera pour Freud la place du rapport à l'objet.

Dans cette relation, l'écoute du cri — l'espace des mots — va servir de « lieu de survie ou de lieu de déni ». Un lien intervient non le lien primitivement mis en place avec l'autre mais celui du jugement. Opération de séparation qui rend possible *Urteil* — la partition originaire — entre le sujet et le *Nebenmensch* « le semblable à lui ». L'autre, écho, permettant de parvenir à capter son propre intime⁷.

L'objet qui fournit la perception semblable au sujet, premier objet de satisfaction puis premier objet hostile sera l'unique puissance qui porte secours. Auprès du semblable, l'homme apprend à reconnaître. Si un lien se fait avec une source d'apaisement, l'extériorité pourra ne plus être uniquement menace.

Dans l'après-coup *nachträglich*, « l'être à côté » tentera d'apaiser mais pourra tomber à côté. Cette fonction de celui qui propose n'est pas simple objet de subsistance mais de don. L'être-à-côté interprète ce qui manque.

La détresse initiale de l'enfant, source originaire de tous les motifs moraux, indique l'appel, la source *Urquelle* de toute motivation morale, signale le Réel. « Le préfixe *Ur-* en allemand indique l'avant de l'histoire parlée⁸. » Son destin pourrait en être changé de façon décisive, le temps se met à compter, vivre, ne pas vivre. L'Autre se constitue dans cette réponse « Pas Toute », pourtant un reste subsiste. La détresse est sans recours à l'origine de la vie, « un manque pour toujours est à la clef⁹ ».

L'expérience de satisfaction a des conséquences marquantes sur le cours de l'existence.

II

Dans « Les complexes familiaux » (*Encyclopédie française*, 1938), Lacan propose une présentation du *Stade du Miroir*, exposé en 1936 au Congrès de Marienbad. Dans ce texte, il introduit les composantes du mental, du psychisme humain par notamment le complexe du sevrage, le

⁷ *Ibidem*, p. 426.

⁸ Conversations avec Susanne Hommel.

⁹ *Ibidem*.

complexe de l'intrusion et dans sa relecture de Freud, que Lacan présente dans son séminaire les *Écrits Techniques de Freud* (1953-1954).

Alors qu'en est-il de cette topique de l'imaginaire abordée dans ce texte afin de poursuivre notre recherche de la mise en place des instances de l'Idéal ?

Au cours de l'allaitement du nourrisson, apparaît une instance I portée par un vecteur, une intention, un mouvement.

Inscrivons ici une séquence, celle d'Iréna au sein âgée d'un mois. Je suis avec Iréna. Un peu jalouse de ce qui se passe, me dit la mère, car son père arrive. Iréna tout en tétant entend la voix de son père et tourne son regard, sa tête vers cette voix. À son père qui lui raconte des histoires, elle adresse des sons, utilisant les gouttes de lait qui lui restent dans la gorge s'écoutant énoncer ces sons — qui deviennent ses propres sons. La mère me dit :

ça se tisse une toile, ce sentiment est vertigineux de voir, d'observer que tout évolue chaque jour, qu'il n'y a pas de situation définitive ; Iréna me fait entendre cela. Sa perception du monde se manifeste par son étonnement, par un mouvement de dodelinement de sa tête. Et, pour ne pas rester subjuguée, fascinée par ce tableau qui s'efface sans cesse, je me précipite vers un autre tableau, moi femme devenue mère qui découvre le point originel de la vie.

Par la présence de son enfant qui la crée Mère, qui lui indique aussi le temps qui passe, ce long temps est ce qu'il eût fallu pour arriver à cet enfantement, à ce point originel de sa fille incorporant la voix, le monde, ce qui l'entoure. Désormais, pour poursuivre ce mouvement, ne pas succomber au collage, le tire-lait fera, dans ce trio, son apparition redonnant, redistribuant du temps à chacun. Ainsi, naît un enfant, un père, une mère. Et la mère de poursuivre :

Iréna pleure, crie, parfois avec des cris stridents ; je pleure moins quant à moi, je crois à cet échange entre mon enfant et moi-même porteur de sensations, d'émotions violentes. Je vois ses petits poings serrés accompagnés de ses jambes et de ses pieds.

Au travers de cette séquence, se dessine aussi « le lien primitif à la mère greffé sur son propre Œdipe [...] Cet Œdipe-là, celui de la mère, l'enfant le rencontre de plein fouet et traverse à la naissance la douleur de sa mère... son chagrin ou son hostilité¹⁰ ».

Dans le parcours de l'*infans*, le temps du stade du miroir ne sera pas simple moment de développement mais révélera les relations de cet enfant à son image (*Urbild* - du Moi).

¹⁰ S. Rabinovitch, « Jouissance maternelle : une forme cachée de l'abandon », extrait d'une intervention au colloque de l'EpSF en mars 2008.

La vue de la forme totale donne à l'enfant la maîtrise imaginaire de son corps, prématurée, par rapport à sa maîtrise réelle. [...] Le sujet anticipe sur l'achèvement de la maîtrise psychologique et cette anticipation donnera son style à tout exercice ultérieur de la maîtrise motrice effective¹¹.

Entre 6 et 18 mois, en présence d'un miroir, l'enfant jubile, c'est un moment à caractère exaltant. À 18 mois, les signes disparaissant « ... un renversement s'opère. Ce qui était au-dehors devient au-dedans. » Ce qui était père devient surmoi, super ego. Une action devient équivalente à celle de l'autre enfant, et, par la médiation de l'image de l'autre, se produit « l'assomption jubilatoire » d'une maîtrise, qu'il n'a pas encore. Le sujet se montre alors capable de l'assumer au dedans : il y a bascule ! L'image de la forme de l'autre est assumée, se connaissant comme corps, il se le représente. Ses propres sons inversés dans l'autre, il apprendra à les reconnaître. Avant que le désir n'apprenne à se reconnaître par le symbole, le désir ne peut être vu que dans l'autre. Point aveugle du désir. Le visible dans le miroir produit un précipité — forme primordiale de l'*Urbild* où le corps prend « forme vide du corps ». Le Je Idéal — y trouve sa première identification. « C'est ce moment qui [...] fait basculer tout le savoir humain dans la médiatisation par le désir de l'Autre [...]»¹².

Dans la topique de l'imaginaire I, un trou viendra creuser ce miroir, le visible se creusant d'un invisible, le trou du Symbolique dégageant la place du sujet, instituant un rapport, recouvrant une méconnaissance, quelque chose qui est là avant l'œil (préexistence du regard). Cette formation représente le narcissisme d'un Moi, suspendu à une image qui ne tient que de l'autre, « lieu de déchirement. »

Ce quelque chose là avant l'œil : l'enfant en appelle au regard par son regard. Le témoin vérifiera cette reconnaissance de l'image « où elle était déjà n'y subsistant qu'à n'être plus ». Le sujet doit se faire place.

Comment reconnaître ce vide ? « Plutôt se plaira-t-il à y retrouver les marques de réponse qui furent puissantes à faire de son cri appel¹³. »

Dans la réalité du trait du signifiant, ces marques s'inscrivent — ses insignes. La constellation de ces insignes constituera pour le sujet l'Idéal du Moi.

¹¹ J. Lacan, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 93.

¹² J. Lacan, « Le stade du miroir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 98.

¹³ J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », *Écrits, op. cit.*, p. 679.

Moi-Idéal, Moi, leurs frontières ne supportent que l' « incertitude, l'équivoque ». L'apparition de l'Idéal du Moi venant à cette place symbolique tenant aux coordonnées inconscientes du Moi, assurées par le regard de l'Autre qui pare à ce moment où le manque surgit (parer : se défendre contre). Mais en quoi consiste ce moment de manque ? Le sujet en fait l'épreuve dans le Verbe. Au cœur de l'être, s'installe ce trou. Existence de la relation au symbolique, image faisant corps et trou ! Cela se dira-t-il dans l'après-coup *nachträglich* au temps du futur antérieur ?

Le symbolique trouve sa place dans le visible avec la fonction de manque, toute la force du champ à ce temps tient par le regard, moment du registre de la pulsion !

Dans ce trou introduit par le signifiant dans le réel, la représentation signifiante « fera exister cette Chose d'avant la chose qui n'existe que par son effacement ». Dans ce trait représenté, ce trait porteur du sujet tient l'édifice par sa distinction particulière. Ce signifiant introduit dans le réel, trait dans le registre du symbolique compte. Trait unique constituant le rapport minimal entre le moi et son objet : trait unaire¹⁴.

Pour Freud, l'identification est le lien affectif le plus précoce¹⁵. L'identification constitue la forme la plus primitive de l'attachement affectif à un objet. Le Moi absorbe les propriétés de l'objet, le Moi copie tantôt la personne aimée, tantôt non aimée. Dans les deux cas, l'identification n'est que partielle, limitée *beschränkt*. Le Moi se borne à emprunter à l'objet un seul de ces traits, un trait unique *ein einziger Zug*. Le sujet passe par un autre sujet pour se singulariser. Le trait unaire est le signifiant non d'une présence mais d'une absence effacée (J. Lacan, *L'identification*). Le trait unaire, une fois détaché, fait apparaître le sujet comme celui qui compte, qui se compte dans la réalité. Cet arrachement au réel indique une perte, une privation.

Avant le langage, le désir existe sur le plan imaginaire, spéculaire projeté, aliéné dans l'autre. Dans le complexe de l'intrusion, les conditions seront variables selon les cultures, les contingences individuelles. Cette aliénation primordiale engendrera l'agressivité — le désir de la disparition, ce désir qui supporte le désir du sujet.

¹⁴ J. Lacan, *L'identification*, séance du 14 mars 1962.

¹⁵ S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du Moi, » *Essais de psychanalyse* [1921], Paris, Payot, chapitre VII, 1984.

Saint Augustin (354-430 après J.-C.) décrit cette passion ravageante éprouvée par l'enfant pour son semblable, appendu au sein de la mère, à l'objet du désir [...]

La première enfance, elle-même, n'est point sans péché car nul n'est pur de péché. » « J'ai vu et fait l'expérience de la jalousie. Ainsi la faiblesse du corps est innocente chez l'enfant, mais non pas son âme ! Il ne parlait pas encore et il fixait d'un regard pâle et amer son frère de lait. Qui ignore le fait ? Les mères et les nourrices prétendent conjurer cette envie — par je ne sais quels charmes ! Dira-t-on innocence lorsque la source de lait coule si abondamment, de ne point admettre au frère dénué de tout, ne pouvant soutenir sa vie que par cet aliment ? Où souffrent ces passions avec indulgence ? Non qu'elles ne comptent pas ! Soient sans importance ! Mais parce qu'on croit qu'elles passeront avec l'âge¹⁶ !

Certes la jalousie représente une rivalité, de là s'ébauchera la reconnaissance d'un rival, d'un autre comme objet. Le frère entre amour et identification va contre une dimension uniquement imaginaire de l'identification. « Mais c'est tout spécialement dans la situation fraternelle primitive que l'agressivité se démontre pour secondaire à l'identification¹⁷. »

Le puissant intérêt que le sujet porte à l'image du rival, l'identification au frère indique l'intention. Sa vue réactive la coupure première faisant suite au désir de mort, désigné par Lacan selon l'expression l'appétit de mort toujours dans ce même texte des *Complexes familiaux*. La relation spéculaire immédiate où l'objet de l'agressivité est encore soi. Par le langage survient le langage signifiant de la nomination. De l'agressivité subie, agie, apparaissent le masochisme et le sadisme, dont l'image du frère fixe un pôle. « C'est un moment dialectique où le sujet se précipite, joie de l'enfant de rejeter un objet puis de le retrouver. » Mais l'enfant a-t-il comblé le leurre ? Temps d'incertitude et de vacillation. Dans l'ordre signifiant, le mot fige la chose, le mot meurtre de la chose, le signifiant lui-même est vecteur de mort, s'entrouvre l'inconscient. « La quête de l'impossible, quête du réel est lancée. » La pulsion de mort déclenchée par la coupure, la première fut celle du sevrage (avec son mécanisme de la répétition avant l'instauration du principe de plaisir).

III

¹⁶ Saint Augustin, *Les confessions*, Livre 1, Chapitre 7.

¹⁷ J. Lacan, *Les complexes familiaux*, Navarin, Paris, 1984, p. 39.

L'ordonnement du monde imaginaire et réel, comment s'effectue-t-il dans l'économie psychique ?

La voix, voix de l'Autre, règle, régule mettant l'autre en place, « l'Autre Scène ». L'être parlant en se référant à une autre scène (en – I –) produit un mirage à un temps T. À son image réelle, $i(a)$, le sujet ne peut accéder que par son image spéculaire, $i'(a)$, par l'autre semblable et par cette aliénation fondamentale, à l'autre semblable. Deux images se superposent. Là se situe la capture narcissique du Moi-idéal, *Ideal-Ich*, « l'enfant s'y satisfait. » Mais sous la dépendance du grand Autre (miroir plan), à l'espace imaginaire va venir se superposer un lieu symbolique de l'Autre, correspondant à l'espace réel, l'autre qui fut témoin (dans le stade du miroir), première puissance (support de la Chose de ses insignes).

Des traits signifiants se constituent à l'intérieur de l'espace réel (cône $x' y'$), par l'intermédiaire de l'autre, Idéal du Moi (en I). Le sujet s'y repère, obtient « un effet — un mirage du Moi-Idéal ».

En se repérant par rapport à ce point invisible dans le miroir, le sujet peut obtenir l'illusion de cet I en place en dehors du champ imaginaire ayant valeur symbolique. Mais tout l'investissement ne passe pas par l'image spéculaire, il y a un reste (- ϕ). Dans le séminaire *L'angoisse* (1962–1963) et le séminaire *L'identification* (1961–1962), ce reste, ce manque, objet non spéculaire sera réélaboré.

L'image virtuelle fonde l'image réelle pour la perception, image réelle $i(a)$ et image virtuelle $i'(a)$ en un temps T.

L'angoisse, en tant que signal dans le moi se produit sur ce vide, là où il n'y a Rien, fondement de l'*Hilflosigkeit*, de la détresse, fonction d'une image réfléchie ne pouvant l'être que d'une position symbolique, celle de l'Idéal du Moi. À l'expérience du semblable, le sujet avait ressenti dans son rapport à la mère, l'usurpation de la place prise ; il a ressenti cet intervalle comme frustration s'éprouvant privé¹⁸. Dans la parole de sa mère, de par son rapport à celle-ci, l'enfant découvre avec déception, que la mère désire autre chose, autre part que lui-même — ce qu'il représente (objet partiel). La présence-absence de sa mère, sa parole par l'effet du signifiant introduit le Nom du Père.

Dans le texte de 1920 « Au-delà du principe du plaisir », l'enfant, le petit fils de Freud joue avec une bobine en l'absence de sa mère en formulant ce « jeu de mots » *Fort-Da* faisant apparaître, disparaître l'objet,

¹⁸ J. Lacan, *Le désir et son interprétation*, Paris, Seuil, 2013, p. 263.

quand il le désirait, avec l'alternance présence-absence, ce qui « dégage la chose de son cri ».

Dans la mesure où le père déçoit une attente, une identification se constitue. La situation doit être dépassée, l'identification pourra y subvenir. Mais la transformation de l'amour en identification n'ira pas toute seule, liée à un moment de privation. « L'enfant deviendra son Père, en tant qu'Idéal du Moi, porteur des Insignes du Père, passage à l'état de signifiant, le désir n'est plus le même, ce n'est plus une position passive¹⁹. » Il y aura opération de substitution, désir premier refoulé, cet autre désir sort transformé, l'identification au niveau secondaire fonde l'Idéal du Moi, transfert de désir, il vient se constituer en I — Idéal du Moi. Il ne s'agit plus ni du père ni de la mère mais des rapports avec l'objet, rapport avec un troisième terme, tiers — signifiant — le phallus. « Ce qui constitue la privation du plaisir n'est pas quelque chose de réel mais quelque chose qui vise à être demandé, la formation de l'Idéal du Moi a un caractère métaphorique²⁰».

IV

L'ensemble des différents mécanismes donne sa forme à l'unité apparente du sujet *Umwelt*.

Le premier narcissisme (niveau de l'image réelle) permet d'organiser l'ensemble de la réalité psychique. Ce temps introduit un second narcissisme celui de la relation à l'autre, par rapport à l'*Ich ideal* (idéal du moi) avec une position permettant à l'homme de situer son rapport libidinal au monde. L'autre — alter ego — se confond selon les étapes de la vie avec l'*Ich ideal* invoqué par Freud. Donc, les différentes fonctions du Moi passent par une aliénation fondamentale :

- l'image réfléchie de soi-même *Ur-ich* forme originelle de l'*Ich ideal*.

- rapport réflexif à l'autre.

Dans le rapport amoureux, il y aurait équivalence de l'objet et de l'Idéal du Moi²¹. « L'objet aimé est dans l'investissement amoureux par la

¹⁹ J. Lacan, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1990, p. 294.

²⁰ *Ibidem*, 1^{er} mars 1958.

²¹ J. Lacan, *Les écrits techniques*, op. Cit. p. 145.

captation qu'il opère du sujet, équivalent à l'Idéal du Moi, le choix d'objet n'est pas le fruit du hasard mais le vœu d'une rencontre. »

La formation de l'Idéal du Moi augmente les exigences du Moi, favorise le refoulement, plan imaginaire et plan symbolique — l'*Ich ideal* est l'ensemble des exigences de la Loi.

Issu du Moi idéal, l'amour de soi dont jouit l'enfant — Moi auquel il ne veut pas renoncer — il cherchera à le regagner dans cette forme nouvelle, l'Idéal du Moi, ce qu'il projette par devant lui comme son Idéal. Freud introduit la sublimation, l'idéalisation, une élévation de l'objet : la sublimation, processus de la libido objectale et l'idéalisation sans la modification de sa nature (cette idéalisation est possible dans le domaine de la libido du moi et dans celui de la libido objectale).

Pour Freud, à l'articulation de la sortie de l'Œdipe, après le refoulement du désir œdipien, le sujet sort nouveau pourvu d'un Idéal du Moi. Tandis que la structure du Moi repose sur le rapport du sujet à l'image du semblable, la structure de l'Idéal du Moi est autre²². Les deux termes sont distincts, leurs fonctions différentes : - l'Idéal du Moi, image du Moi exalté, image idéale à quoi le sujet s'identifie. - et ce qui est menacé — allusion aux craintes d'atteinte narcissique au corps propre — avec la nécessité de réassurance narcissique, sera du registre du Moi Idéal²³.

L'Idéal du Moi intervient avec des postures dépressives, agressives à l'égard du sujet. Dans « Massenpsychologie », Freud introduit la notion d'Idéal du Moi, il met presque toutes les dépressions au registre non pas de l'Idéal du Moi mais du rapport vacillant conflictuel entre le Moi et l'Idéal du Moi : « L'Idéal du Moi attribué de cette fonction d'auto-observation, Idéal du Moi, instance, héritier du narcissisme originaire au sein duquel le Moi de l'enfant se suffisait à lui-même ; de sorte que l'homme là où il ne peut être satisfait de son propre Moi peut trouver satisfaction dans un Idéal du Moi différencié du Moi²⁴. »

Dans l'article de Freud « Déclin du complexe d'Œdipe », « pour autant que le père est aimé, le sujet s'identifie à lui », grâce à cet idéal, identification phallique, il devient le Père. Et il peut lui aussi, l'enfant, devenir quelqu'un, il a ses titres en poche, « l'affaire en réserve²⁵ ».

²² J. Lacan, *Les formations de l'inconscient*, op. cit. Chapitre XVI, p. 287.

²³ *Ibidem*, p. 288.

²⁴ S. Freud, *Psychologie des foules et analyse du Moi*, op. cit. p. 173.

²⁵ J. Lacan, *Les formations de l'inconscient*, op. cit. p. 171.

L'Idéal du Moi est une identification tardive liée à la relation tierce de l'Œdipe, où se mêlent désir et réalité, agression et hostilité — un conflit se joue. L'Idéal du Moi dans le sujet est comme « la patrie que l'exilé emporterait à la semelle de ses souliers, ce n'est pas un objet. »

Cette fonction n'est pas à confondre avec celle du Surmoi mais à distinguer et elle est en partie confondue, l'Idéal du Moi joue une fonction dans le désir du sujet liée à l'assomption de type sexuel, fonction masculine, féminine, toujours dans le déclin du complexe d'Œdipe, le deuil du père se solde par une séquelle durable : l'identification qui s'appelle le Surmoi²⁶.

En 1923, dans « Le Moi et le Ça », l'instance du Surmoi *Über-Ich* ayant le rôle de juger le Moi, est introduite, instance assurant la mission de veiller, d'assurer la sécurité de la satisfaction narcissique découlant de l'Idéal du Moi. Elle observe, surveille le Moi. Le Surmoi s'identifie à la censure, vigilance qui se présente aussi dans le sommeil. Cette censure est une instance qui parle instance symbolique « la grosse voix ». Le Surmoi est au centre de la question morale, contraignant, il ne peut renier « ses origines dans l'entendu²⁷ ».

Au terme de ce parcours, j'ai tenté de circonscrire un champ mettant en lumière ce qui constituerait, en partie, les instances de l'Idéal s'organisant en éléments se conjuguant en registres du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire.

* Un champ, qui redéfinirait l'importance de la coupure première, celle du sevrage inaugurant l'intention, signifiant culturel là où une tension vitale se résout en intention mentale, là où quelque chose de signifiant prend corps. Le sujet se soutient du trait unaire²⁸.

* Un champ, où la détresse humaine sans cesse présente au cours de la vie emporterait avec elle la nostalgie des pères et des dieux. *L'avenir d'une illusion* (p. 25).

Dans le journal *Le Monde* du 14 novembre 2015, Fehti Benslama écrit : « Le désarmement du genre humain, s'en remettant aux Dieux la moralité devenant leur réel domaine et les idéaux noués de par l'individuel

²⁶ J. Lacan, *Le Triomphe de la religion*, Seuil, Paris, 2005, p. 36.

²⁷ S. Freud, *Le Moi et le ça*, Petite Bibliothèque Payot, 1984, p.268.

²⁸ J.-G. Godin, « Se soutenir du trait unaire... », *Les identifications et le désir*, Actes de l'ECF, Paris, 1986.

et le collectif dans la formation du sujet humain peut produire par ses attentes, ses tourments les plus imprévisibles, les plus violents des passages à l'acte ; l'Être rencontrant l'Idéal Total.»

ERRATUM

Une erreur s'est glissée dans le numéro 103 dans la note 1 de bas de page du texte de Gérard Bailhache « Promenade dans le midi de Lacan ».

Remplacer la date du 22 mai 2016 par celle du 14 février 2016.

Que l'auteur veuille bien nous excuser.

Note aux auteurs

La rédaction des *Carnets* vous remercie de bien vouloir respecter ces quelques recommandations quant à la présentation des textes que vous lui adressez :

- Les titres de livres sont à composer en italique (par exemple, *Écrits*, de Jacques Lacan), en revanche les titres d'articles insérés dans un ouvrage sont à composer en romain, avec des guillemets (« Propos sur la causalité psychique », « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle », etc.).
- Les mots en langue étrangère sont à composer en italique (*Verneinung*, *Hilflosigkeit*, etc.).
- Les citations sont à composer en romain, entre guillemets. Merci de penser à vérifier leur exactitude. L'appel de note doit venir avant la ponctuation et le guillemet fermant.
- En ce qui concerne la présentation des notes, celles-ci doivent comporter, en premier lieu, le nom de l'auteur, suivi du titre du livre (ou de l'article, puis de l'ouvrage dans lequel il est inséré), du lieu d'édition, du nom de l'éditeur, de la date de publication, et enfin de la page de référence de la citation (J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. xx. Ou : S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, 1987, p. xx.).
- Il est demandé aux auteurs de proposer des mots-clés, pour faciliter la recherche lors de la mise en ligne des *Carnets*.

Les textes pour les *Carnets* doivent être envoyés à :

Nicole Martin
E-mail : nicomarq@orange.fr

CARNETS DE L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE
SIGMUND FREUD

BULLETIN D'ABONNEMENT

Date :

NOM :

PRÉNOM :

ADRESSE :

.....

CODE POSTAL :

VILLE :

TÉL. :

EMAIL :

Abonnement aux *Carnets* pour un an (5 numéros, n° 101 à 105) : 70 Euros.

De préférence, veuillez régler par virement, au **compte bénéficiaire** suivant :

1. Si vous payez depuis la France :

Iban : FR76 3006 6106 9100 0107 7740 172

2. Si vous payez depuis l'étranger :

Iban + Bic de la banque bénéficiaire : CMCIFRPP.

Paiement à l'ordre de l'EpSF avec en communication :
abonnement aux *Carnets* + votre nom.

Sinon, joindre un chèque bancaire ou postal à l'ordre de :
École de psychanalyse Sigmund Freud, les *Carnets*,
14, boulevard de Clichy, 75018 Paris.

Imprimeur : Vit'Repro
25, rue Édouard Jacques
75014 Paris.